



« L'EMPREINTE DES ESPRITS ET LE SOUFFLE DES ANCÊTRES »

LE DEVENIR HUMAIN EN
AFRIQUE TRADITIONNELLE

Yvan Etienne

*« Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi; mais pour étudier l'homme, il faut apprendre à porter son regard au loin; il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés »
(ROUSSEAU: Essai sur l'origine des langues).*

TOUT DEVENIR HUMAIN À PARTIR DE TROIS DIMENSIONS CLEFS :

L'IDENTITÉ .Comment l'individu se reconnaît-il comme sujet permanent à travers les métamorphoses que subit son moi au cours de sa formation (la personne africaine « commence » bien avant la naissance et ne « s'achève » pas avec la mort) et de son histoire.

LA MISE EN SITUATION : l'individu ne se définit qu'à travers diverses médiations: les ancêtres, Le nom , l'entourage (famille, rapport aîné/cadet, place dans la caste ou dans la classe d'âge, rôle et statut

L'UNITÉ .Comment l'individu se reconnaît-il comme sujet unique à travers la pluralité des éléments constitutifs d'origines diverses et la multiplicité des états psychologiques .

Tout autre, en effet apparaissait l'être des sociétés traditionnelles, africaines, amérindiennes ou océaniques : véritable **ETRE DE RELATIONS**. « **nœud de participations** ».

Cet être restait soumis au régime des appartenances et trouvait son identité autant en dehors qu'au dedans de lui-même, dans son totem, dans son lignage, dans la nature et dans le social

Par l'un ou l'autre des éléments de sa personne, par son corps également, l'individu était d'emblée et toujours, situé en un ou plusieurs points d'une chaîne d'ancêtres, ainsi qu'en plusieurs lieux du cosmos ou de son entourage naturel et social . Ses significations diverses étant différente de la visibilité qui prévaut chez l'homme nourri des seules pensées objectives, sachant que dans les sociétés traditionnelles, le visible se double d'un invisible, qu'on ne peut lire qu'à travers des signes, et qui fait que la simple perception n'épuise pas la réalité. Tout se jouerait donc à un niveau plus caché, plus fondamental.







- Il se définissait d'abord par sa position, fils cadet ou fils aîné, fille à marier, mari, père, mère ou chef.
- Quand on lui demandait ce qu'il était, il se situait dans un lignage et marquait sa place dans un arbre généalogique.

Ces statuts définissaient l'individu dans ses relations avec quelque chose qui lui était extérieur, l'ordre cosmique et l'ordre social dans lesquels il s'insérait .

Chaque statut étant lié à un rôle, le statut déterminait de plus certaines attitudes modelait donc la conduite, et par-delà la conduite, l'affectivité ou la mentalité.



Ces dimensions apparaissaient singulièrement dans les rites de passage : dations de noms, initiations graduelles et graduantes, mariages, funérailles, rites post-mortem .

Lors de cérémonies à fin thérapeutique où le groupe prenait le malade (le possédé surtout) en charge et s'efforçait de le réintégrer au sein de la collectivité.

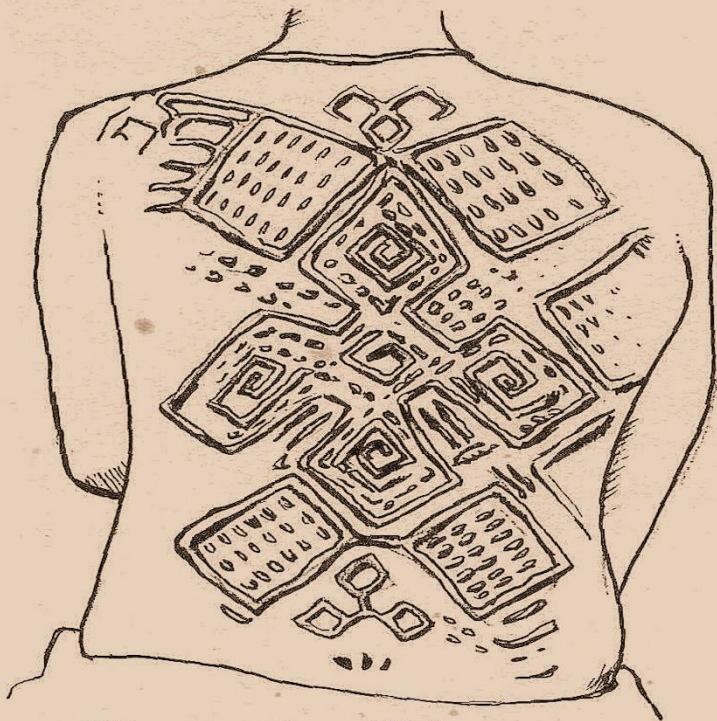
individus cosmos et société s'avéraient à la fois inséparables et inséparés.

La société se saisissait de l'individu dès sa naissance, le marquait de diverses manières et ne le lâchait plus, jusqu'à sa mort; le salut de son être ne se trouvait nulle part ailleurs qu'au sein de cette même société qui lui assurait les funérailles et le culte et qui le divinisait parfois à son tour.



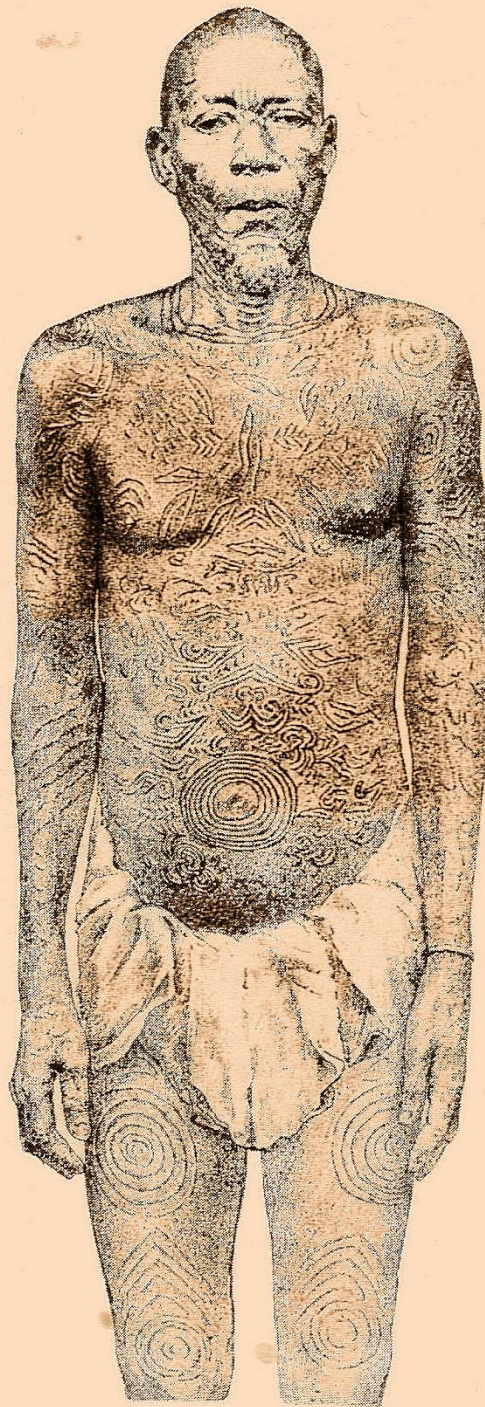
A la pluralité des statuts et des rôles, aux différents réseaux, s'ajoutait, quant à la personne une pluralité « intérieure » qui n'en était pas indépendante.

La personne *yoruba* (Nigeria), par exemple, comporte des compo-santes matérielles, des composantes immatérielles périssables, des compo-santes immatérielles impérissables. — Parmi les composantes matérielles, le corps (*ara*) = partie intégrante du moi, cependant fait d'argile et devient poussière après la mort; *Yojiji*, c'est-à-dire l'ombre qui accompagne le corps et ne périt qu'après l'inhumation du cadavre : agir sur *l'ojiji*, c'est viser la personne dans son unité; *Vikpin-ijeun* ou « distri-buteur de nourriture » = il faut y voir l'intérieur du corps et pas seule-ment, comme on l'a cru, les intestins. — Les composantes immatérielles périssables se réduisent à *Yiye* ou esprit qui se localise dans la tête (derrière le front) et que l'homme perd dans la folie; on le distingue parfois de *Yero* ou intelligence, réflexion. — Les composantes immatérielles et impé-rissables se ramènent à trois. *Upkan* ou cœur, siège par excellence de la personne comme valeur; c'est l'instance la plus représentative de la per-sonne dans sa totalité bien qu'il puisse quitter le moi durant le sommeil; jadis le nouveau roi devait consommer le cœur réduit en poudre de son prédécesseur afin de l'incorporer l'essence de son être. C'est *upkan* qui assistera au jugement dernier et sera châtié ou récompensé selon ses œuvres. Puis *Yemin*, ou souffle vital, qui abandonne le corps dès que s'arrête la respiration : sa destinée est de rejoindre le principe de vie à qui il appartient. Enfin l'en (tête), *olori* (seigneur de la tête) ou partie impérissable qui se réincarne dans le nouveau-né que l'ancêtre « appelle à exister ».



L'Homme dans l'Univers.

Les dessins de cette scarification sur le dos d'une femme muyombe (Bakongo, Zaïre) reproduisent, sous deux formes graphiques, la position de l'être humain dans l'Univers. Le motif central est une croix gammée dextrogyre figurant le mouvement perpétuel qui fait passer de la vie à la mort et de la mort à la vie. La même idée est reprise par les motifs en forme de losange dont chaque pointe indique une étape importante de la vie humaine : naissance, âge adulte, mort, séjour chez les morts avant de renaître. Les mêmes signes symbolisent aussi le mouvement du Soleil.



Les fonctions du corps.

Les mythes de la création luluwa et luba (Kasayi, au Zaïre) expliquent qu'en créant l'homme, Dieu a attribué une valeur et une fonction à chaque partie de son corps. Ce sont cette valeur et cette fonction qui déterminent le choix de l'emplacement du symbole sur le corps humain comme sur les objets anthropomorphes. Par exemple : la fontanelle, siège du discernement des choses invisibles et occultes de l'avenir ; l'occiput, siège du discernement des choses invisibles et occultes du passé ; le creux épigastrique, pouvoir du verbe réfléchi ; le foie, siège de la part humaine de l'homme, des sentiments désagréables (colère, violence de toutes sortes) ; les tempes, lieu par lequel l'homme capte les énergies cosmiques (c'est par les tempes que l'intelligence et le bon sens pénètrent dans l'homme...) dans leur travail, les tatoueurs et les sculpteurs luba et luluwa tiennent compte de ces significations symboliques.

Les divers constituants de la per-sonne n'apparaissent pas du premier coup, au moment de la naissance:

ils se mettent le plus souvent en place les uns après les autres:

Identification du nouveau-né au lignage par le Nom.

l'ancêtre qu'il réincarne par la divination.

Mise en forme d'une personne sociale dans les virtualités de la « personne » enfantine au moment de l'initiation tribale;

Achèvement de l'âme féminine par le mariage et la maternité;

Achèvement de l'âme masculine par son action au sein de la société

Cette idée de la Personne comme création continue est en parfait accord avec les mythes de la création de l'Univers, soit une répétition de la création du cosmos qui comporte toujours des « périodes »

L'enfant était marqué dès sa naissance — ou avant sa naissance — par quelque parole ou quelque signe originaire qui devait orienter sa destinée, d'où le rôle essentiel de la géomancie, de la consultation des devins »

Les nombres mettaient en rapport création et structure humaine: 33 années lunaires correspondaient aux 33 pièces osseuses de la colonne vertébrale chez les Bambara,

- Quelque chose de l'individu qui lui préexistait choisissait son futur destin terrestre et c'est en invoquant ce choix que le devin pouvait expliquer les succès répétés des uns, les échecs en série des autres dans des domaines aussi divers que l'acquisition des richesses, la recherche du pouvoir ou le désir de procréer.
- Que ce soit la parole mythique ou l'intervention des « puissances », Génies, Orisha ,Vodun (quand ce n'est pas celle du sorcier), dans cette tradition de pensée, l'histoire de l'homme répétait l'histoire des « dieux », cette dernière constituant la matrice idéale des événements possibles qui pouvait définir une existence con-crète. Ces « principes spirituels » étaient d'ailleurs conçus comme des signes inscrits dans le placenta.



Là où nous nous distinguons de l'autre pour être mieux nous-même, certains éléments, constituants de son être, faisaient sortir l'individu des sociétés traditionnelles de lui-même, pour le faire participer à des réalités autres, le faisant à la fois, Soi et Autre : un réseau qui le reliait au temps des Ancêtres, aux Totems et aux « puissances » mythiques. Les mythes qui retracent l'origine de l'univers et de l'humanité racontent à leur manière *l'enfance du monde*. La tradition africaine opère de façon explicite le rapprochement entre les premiers chemins de l'être humain avant et après sa naissance et les débuts de l'existence terrestre.



Il y a, à l'œuvre, une culture et une pensée qu'on a trop vite qualifiée « d'animiste », le terme renvoyant d'habitude à l'idée d'une primitivité comme phase infantile depuis longtemps dépassée de notre propre culture ,voire à une étrangeté « exotique ».

il est primordial de préciser que l'animisme n'est pas en soi une religion, ou une organisation religieuse quelconque mais peut s'organiser en religions (les forces qui en sont l'élément fondamental pouvant se symboliser en panthéon).

L'animisme est un appareil de croyances, une vision du monde, qu'on retrouve dans un certain nombre de traditions et de cultes, notamment amérindiens et africains, mais aussi ailleurs sur le globe

ANIMISTES ET CROYANCES TRADITIONNELLES

R. GIMENO, P. MITRANO, mai 2001



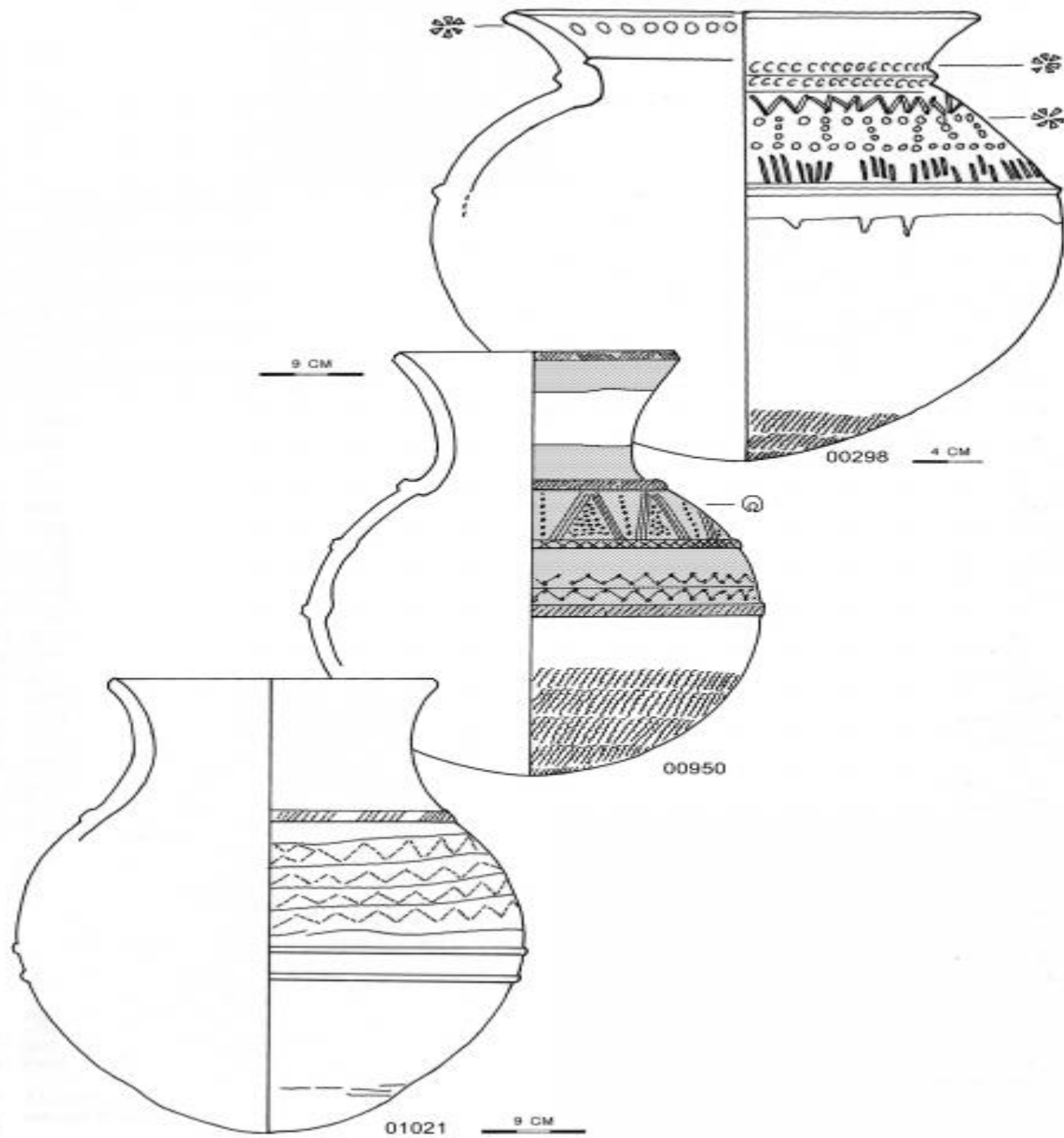
L'animisme poserait, selon une définition plus que sommaire, le postulat que dans chaque être vivant, mais aussi dans divers éléments tels que les pierres, le vent, les éléments naturels, il y aurait une « Ame », un principe de vie. Mais c'est là que le langage risque d'être trompeur : en ce sens qu'animus ou anima latin sont traduits chez nous et la tradition judéo-chrétienne par Ame au sens de réalité substantielle (j'ai un corps et une âme) et qu'on en oublie le sens étymologique qui signifie (de même qu'esprit) une énergie, une force, un souffle. Ce qui anime...

UNE CONCEPTION ANIMISTE DU MONDE.

Une force vitale semblable à celle de l'homme anime chaque objet : depuis le principe premier jusqu'au grain de sable. L'être-force vitale est en liaison nécessaire avec d'autres forces, s'il veut croître et non dépérir ; il est inséré dans une hiérarchie dynamique où tout est solidaire.

Nous sommes ainsi introduits dans un univers de correspondances, d'analogies, d'harmonies, d'interactions. Homme et cosmos constituent un même réseau de forces, leur saisie intellectuelle est identique.

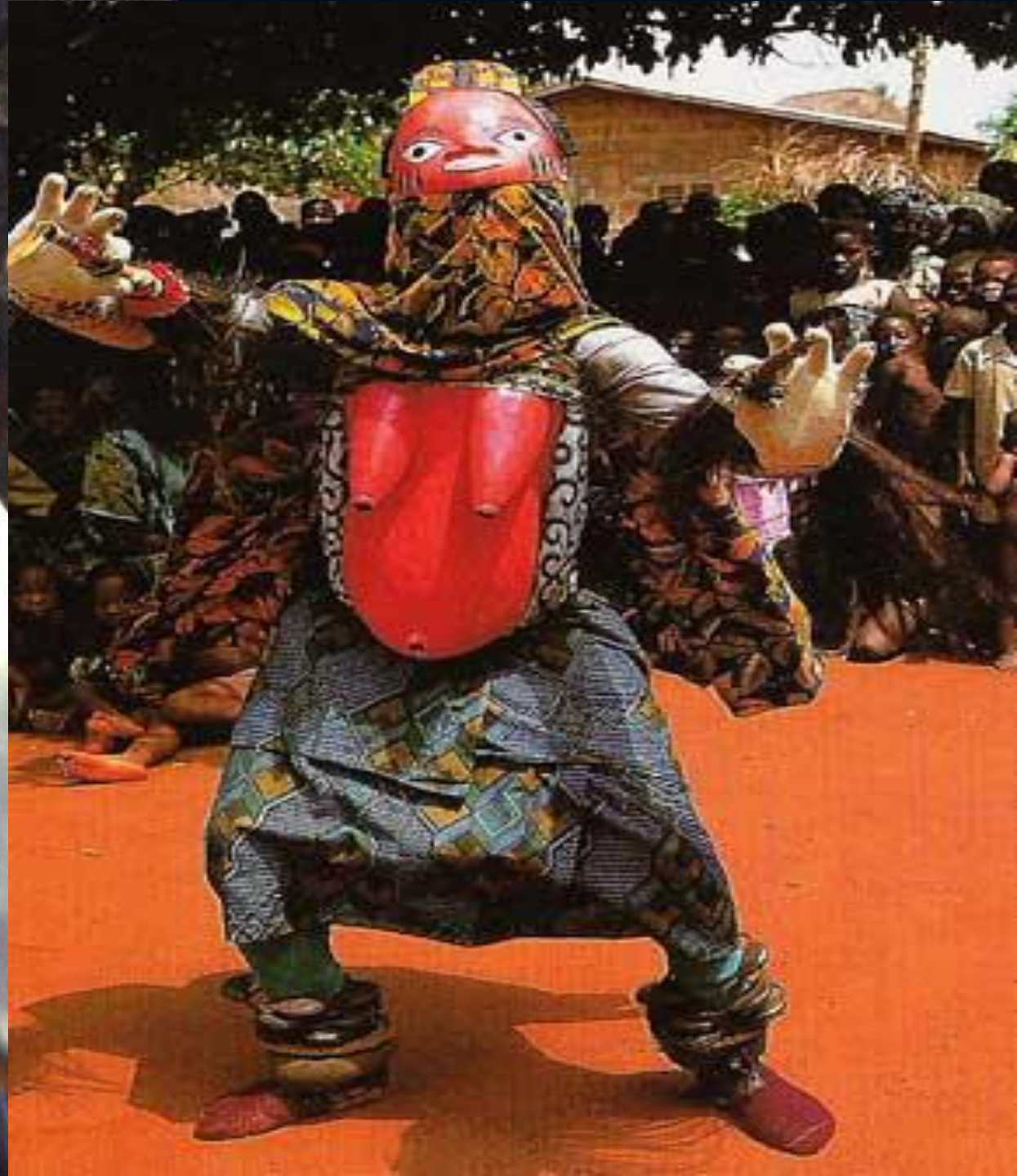
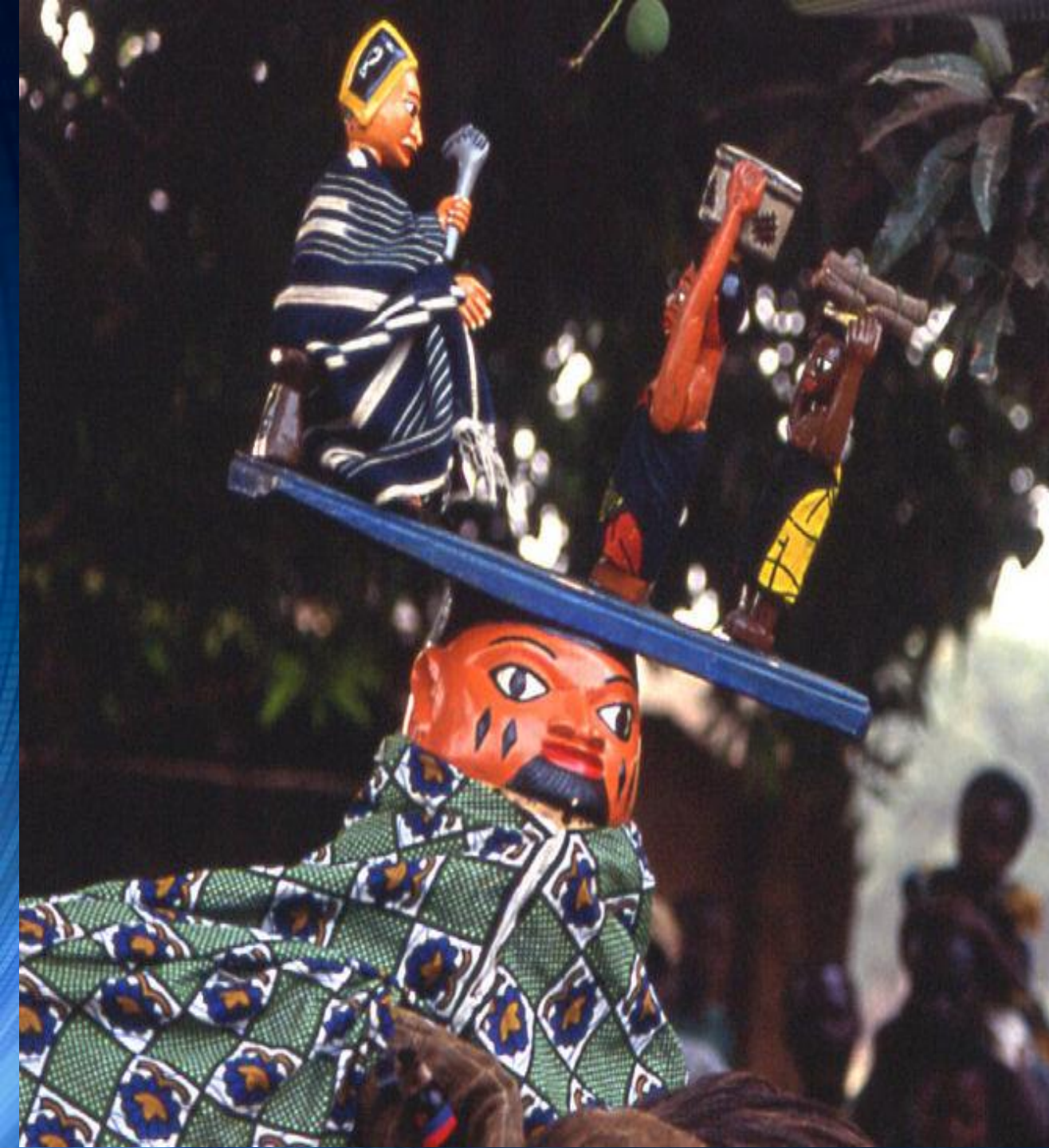




La personne humaine, selon l'animisme, ne peut être séparée du cosmos : Dans de nombreux mythes de l'origine et de l'apparition des hommes, l'humanité primordiale prend naissance, à la suite de l'union sacrée du Ciel et de la Terre, dans les cavernes et les gouffres, véritables matrices d'où elle grimpe jusqu'à l'air libre.

L'image de la Terre est celle de la Mère primordiale, et la création de l'homme, est présentée en termes d'obstétrique et d'embryologie. La formation de l'embryon et l'enfantement répètent l'acte primordial et exemplaire de la naissance de l'humanité





Le « Dieu » animiste était l'animateur du cosmos, son énergie interne, la « force vitale » originelle qui rayonnait, à travers êtres et choses à des degrés divers, (les trois règnes végétaux, animaux, et humains, les minéraux mais aussi les ancêtres, et les intermédiaires invisibles, vodun, génies par exemple). Elle se condensait dans certains lieux (bois sacrés, temple, chambre des ancêtres), dans certains êtres particuliers (voyants devins chamans ailleurs). Cette force pouvait s'augmenter ou diminuer en chacun et on pouvait la capter à travers divers objets -fétiches ou par certains rites. Elle irradiait aussi dans les noms.



Amma, toujours au centre de l'œuf, « était lui-même comme un mouvement spiralant » créé la graine ovale de pō (fonio-digitaria exilis) et la dépose au centre. Cette petite graine, invisible, inaudible, contient la volonté créatrice d'*Amma*, puis sa parole. Puis *Amma* créé les 8 graines de céréale. L'œuf s'est transformé en placenta dans lequel les premiers êtres animés se forment, les *Nommo anagonno*, (silure), dotés de parole. *Amma* multiplie ses créatures, formant quatre paires de jumeaux mixtes : *Nommo dię* « grand Nommo » (reste au ciel près d'*Amma*, régisseur de l'atmosphère, de la pluie, se manifeste sous forme d'orage, d'arc-en-ciel (*Nommo sizu* « chemin de *Nommo*), *Nommo titiyayne* « messenger du Nommo » (protecteur et gardien des principes spirituels, sacrificateur), *o nommo* 'nommo de la marre » (sera sacrifié à cause des actes néfastes de son jumeau, c'est lui qui sera resuscité et descendra sur terre avec les premiers hommes sur une arche), *nommo anagono* ou *Ogo*, (c'est lui qui se révolte contre son créateur, introduira le désordre et se transformera en renard).

« La terre est ronde et plate, entourée d'une grande étendue d'eau, de sel, en forme de couronne. Cette mer elle-même est encerclée par un immense serpent, yuguru na, qui maintient l'ensemble en se mordant la queue. S'il venait à lâcher prise, tout s'effondrerait. »

– les 14 mondes : « La terre du dessus est comparable à celle où sont les hommes. Sept disques s'étagent ainsi vers le haut. D'autres part, la terre des hommes est la première d'une série de sept qui s'étagent en dessous. ».





Le lien indissociable entre le devenir humain et l'ontogenèse du cosmos est particulièrement signifiant dans les mythes de la gémellité tels les mythes Malinké-Bambara.(Mali). Leur philosophie de l'univers se développe à partir de la notion de vide, GLA , de l'univers, qui caractérise un stade intemporel et primordial qui aurait précédé les étapes de la création (on peut là encore montrer des analogies avec les cosmologies de notre science, Big Bang, expansion et rétraction de l'univers, multivers et énergie vibratoire mais aussi avec la philosophie du Dao et ses phases d'alternances, Ying et Yang.). L'idée de vide va s'accompagner de celle de mouvement, d'éveil, de résurrection. Glà est ainsi le principe du mouvement universel interne du cosmos et de tout ce qui le compose , le principe de l'éternelle résurrection des choses. La puissance de Gla va s'étendre en créant son double. La gémellité » apparaît donc comme un caractère primordial, un principe existentiel

La gémellité » apparaît donc comme un caractère primordial, un principe existentiel. La création originelle a pour base un mouvement qui tantôt pousse à l'expansion, tantôt à la concentration, tantôt fige les énergies, tantôt les ressuscite, et qui s'exprime, sur le plan verbal, par la répétition gémellaire du terme de base : *glâ-glâ*, indiquant cet éternel va-et-vient qui donne aux choses une âme.

A la lisière du bois sacré, demeure du Komo, le premier circoncis scandait les paroles suivantes :

«Maa. Ngala ! Maa Ngala !

Qui est Maa Ngala ?

Où est Maa Ngala ? »

Le chantre du Komo répondait :

«Maa Ngala, c'est la Force infinie.

Nul ne peut le situer dans le temps ni dans l'espace.

Il est Dombali (inconnaissable)

Dambali (incrée-infini). »

Puis, après l'initiation, commençait le récit de la genèse primordiale :

«Il n'y avait rien, sinon un Etre.

Cet Etre était un Vide vivant,

couvant potentiellement les existences contingentes.

Le Temps infini était la demeure de cet Etre-Un.

L'Etre-Un se donna le nom de Maa- Ngala.

Alors il créa "Fan".

Un Quf merveilleux comportant neuf divisions,

et y introduisit les neuf états fondamentaux de l'existence. »

« Quand cet Qufprimordial vint à éclore, il donna naissance à vingt êtres fabuleux qui constituaient la totalité de l'univers, la totalité des forces existantes de la connaissance possible.

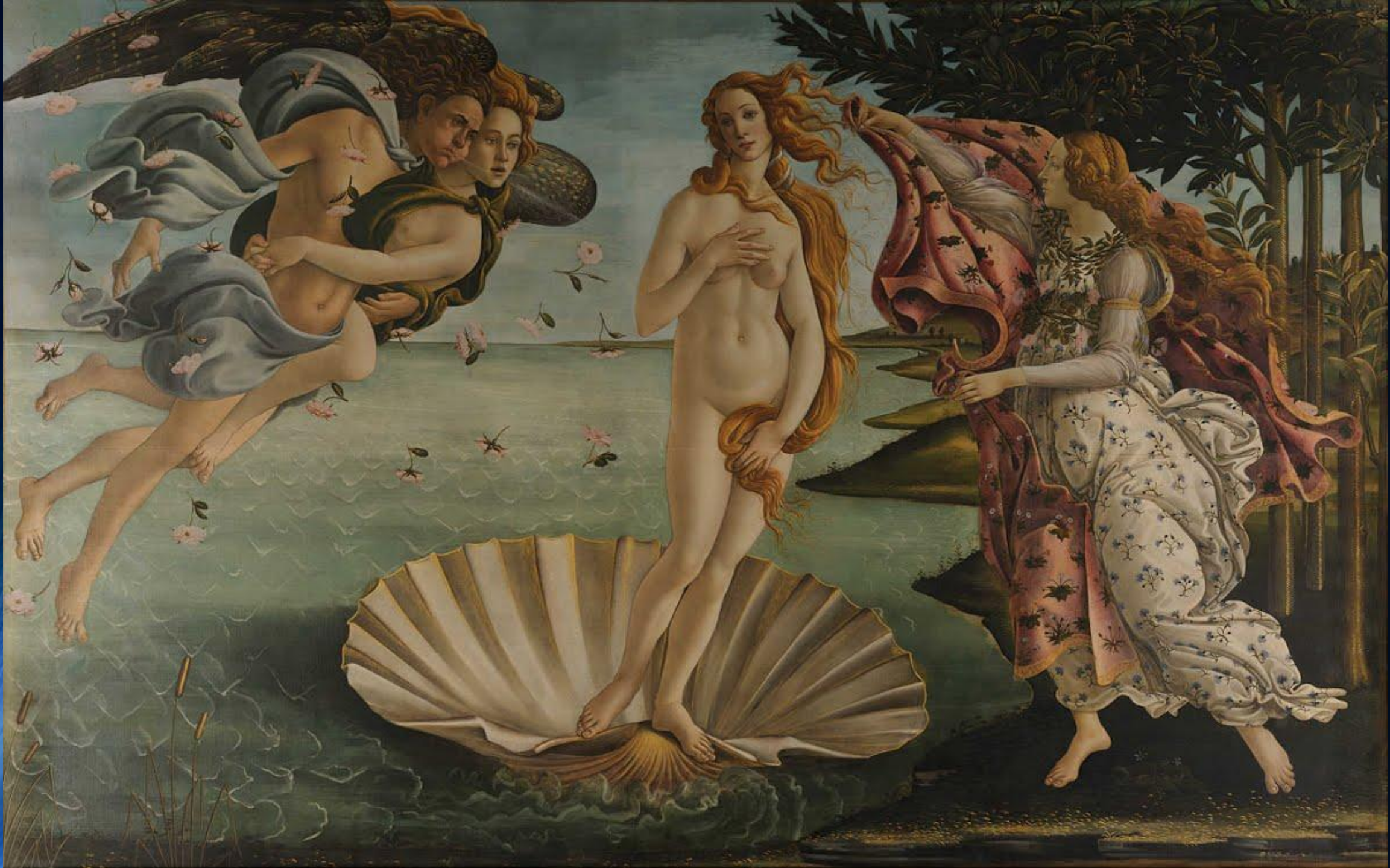
«Mais hélas ! Aucune de ces vingt premières créatures ne se révéla apte à devenir l'interlocuteur (Kuma-nyon) que Maa Ngala avait désiré pour lui-même.

«Alors, il préleva une parcelle sur chacune des vingt créatures existantes, les mélangea puis, soufflant dans ce mélange une étincelle de son propre souffle igné, créa un nouvel Etre, l'homme, auquel il donna une partie de son propre nom :

Maa. De sorte que ce nouvel être contenait, de par son nom et par l'étincelle divine introduite m lui, quelque chose de Maa Ngala lui-même. » **D'APRÈS HAMPATÉ BA LA TRADITION VIVANTE**











On retrouve dans la vallée du Niger, de manière peut-être plus diffuse en d'autres régions d'Afrique, un mythe extrêmement répandu qui dote l'être à l'état originel comme à l'état d'achèvement d'une bisexualité qui en indique le caractère complet et parfait.

Cette androgynie est manifestement liée à celles d'un univers gémellaire (-on sait que les mythes orphique grecs faisaient naître un être bisexué d'un œuf primordial, puis après séparation en deux sexes, le désir humain restait la marque de la nostalgie de l'unité perdue). Divinité ou hommes primordiaux se présentent souvent comme un couple de jumeaux de sexe différent. Dans la mythologie Evhé, (Bénin , Togo) le Créateur, lui-même bisexué, engendre deux jumeaux; Lisa qui est mâle et apparaît comme un être solaire, Mawu qui est femelle et représente la lune. Dans d'autres versions du mythe, Mawu réunit en lui les deux sexes. sur le plan de l'autorité, la reine-mère représente l'élément féminin prédominant et la lune, alors que le roi représente le soleil mâle.









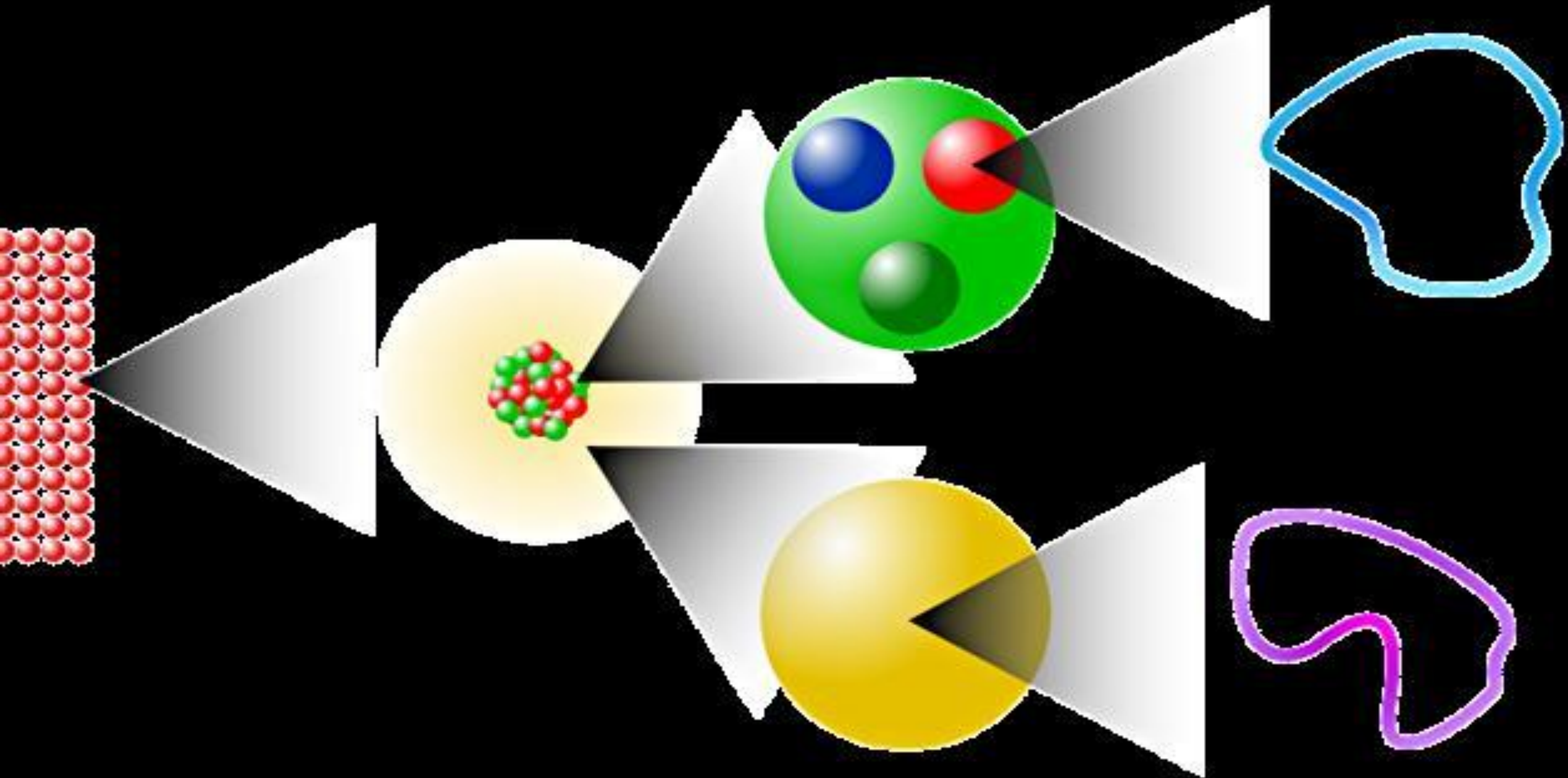
*Je crois serrer de plus près la vérité si je définis la notion d'être du primitif comme : **l'être EST force.***

*C'est parce que tout être est de force, et n'est qu'en tant que force, que cette catégorie force embrasse nécessairement tous les êtres : Dieu, les hommes vivants et trépassés, les animaux, les plantes, les minéraux. **L'être étant force, tous ces êtres appa-raissent aux Bantous comme des forces.** Ils donneront un nom à chaque chose, mais la nature intime de la chose nommée se présente à leur esprit comme telle ou telle force spécifique et non comme une réalité statique ..*

Dans les êtres visibles les Bantous distinguent ce qui est perçu par les sens et la « chose en elle-même » ; par la chose en elle-même, ils désignent sa nature intime, propre, l'être même de la chose, ou plus précisément la force par laquelle la chose est ce qu'elle est. Ils s'expriment en langage imagé lorsqu'ils disent : « en chaque chose est une autre chose » ; « dans chaque homme se trouve un petit homme ».

» P.Tempels ,La Philosophie Bantoue. Présence Africaine.

Théorie des cordes: énergie vibratoire



Ainsi dans nombres de sociétés traditionnelles, africaines ou autres, le monde visible et tangible était doublé en dessous, au-dessus ou au fond de lui par un monde parallèle qui n'était ni tangible ni visible. Ce monde "autre" était d'une absolue proximité et la mince cloison qui sépare les deux pouvait être traversée par de multiples voies.

C'était justement le rôle des « passeurs de mondes », chamans, devins, voyants, nganga. Ce monde était habité par d'innombrables « entités » : les dieux, les esprits, les génies de la nature, les défunts, les âmes en peine, les ancêtres, etc., dont la présence était tellement évi-dente et parfois tellement familière qu'on s'adressait à eux aussi naturellement qu'on s'adresse à des humains.

« Dans « animisme », il y a âme. L'âme est le principe qui anime une chose. Vous la trouvez dans les végétaux, chez les animaux et chez les humains. Dès qu'un être respire, s'alimente, se reproduit, il est doté d'une âme. Le citronnier, la petite fourmi, l'humain ont tous une âme. Apprends donc que nous n'avons pas le monopole de l'âme, mais ton âme n'a qu'une vertu, celle de te rapprocher des autres âmes pour te confondre avec elles et les reconnaître. Le haut est dans le bas et le bas est dans le haut. Les animaux, les plantes, les insectes, tous les éléments portent l'influence des astres; certains comme le lion sont solaires, d'autres lunaires comme le buffle, d'autres stellaires comme le cerf ou certains poissons ou plantes. Le dehors et le dedans se croisent et se rejoignent sous le règne de l'âme. Si tu écoutes ton âme, tu comprends qu'il n'y a pas d'horizon clos car le monde est nu comme un cri.

Tout parle. L'eau, le feu, la poussière, le vent, le bois, l'oiseau. Même le plus petit insecte, invisible quand tu marches, parle. Alors, avant de t'empresseur de parler, apprends à écouter. Chaque être parle une langue différente, mais tous les êtres disent quelque chose. Respecte chaque parole comme une corde sur laquelle tu avances et dont tu ne peux te dire si elle est tendue très haut ou très bas au ras du sol. Tout parle. Écoute.

Pour écouter, il faut se pencher. Nous ne prenons plus le temps de regarder les choses de près. La corne de la vache que tu jettes à présent après en avoir exploité la chair, le poil du cochon que tu brûles, les ongles que tu coupes sans y prendre garde, le fumier qui condense tous les restes que tu abandonnes, tout cela a une mémoire, celle du jour, de la nuit, des saisons, raison pour laquelle il ne faut pas se couper les ongles n'importe quand ni n'importe où, si tu ne veux pas perturber l'équilibre de ton être et ta santé. »

GASTON PAUL EFFA « DIEU EST PERDU DANS L'HERBE »











Dans les sociétés occidentales, on estime couramment que le corps humain est un objet relevant seulement de la biologie ou de la physiologie, et que sa réalité matérielle doit être pensée d'une façon indépendante des représentations sociales.

Elle repose sur une conception particulière de la personne, celle qui fait dire au sujet "Mon corps" sur le modèle de la possession. Cette représentation s'est construite au fil de l'histoire occidentale accompagnant l'émergence de l'individualisme.

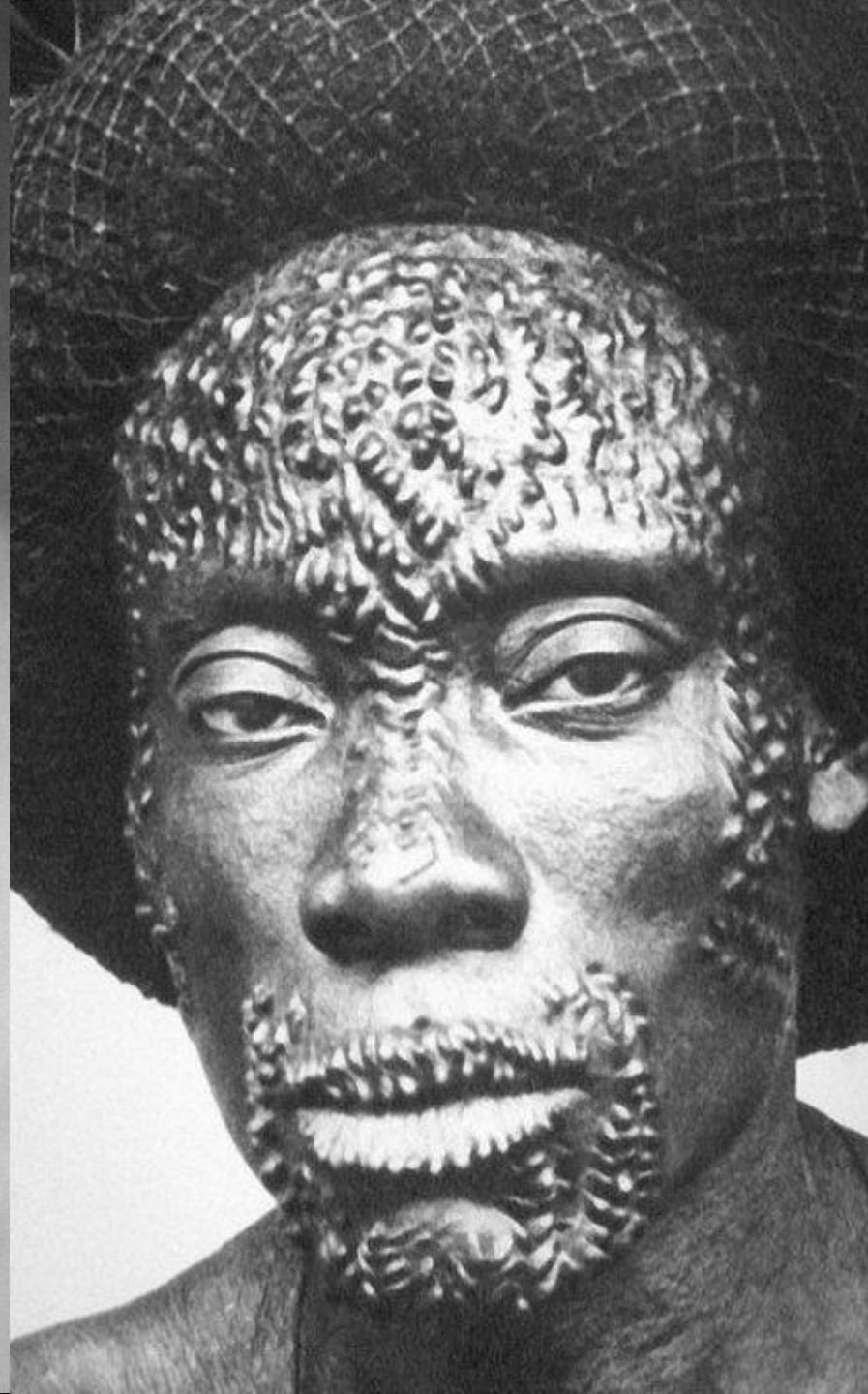
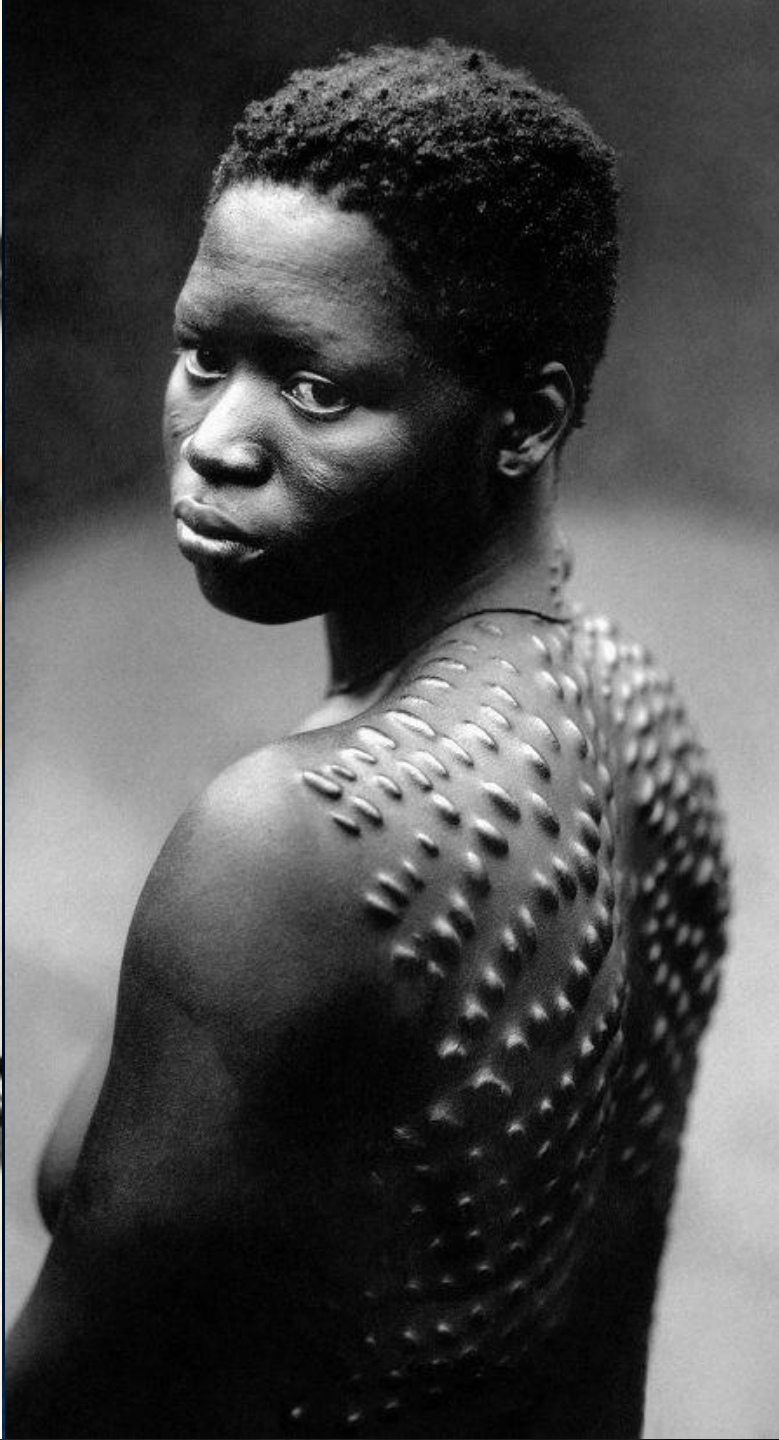
Le corps fonctionne donc à la manière d'une borne frontière pour distinguer chaque individu.

L'isolement du corps au sein des sociétés occidentales témoigne d'une trame sociale, où l'homme est coupé du cosmos, coupé des autres et coupé de lui-même. Distinction de l'âme et du corps depuis le 17^{ème}.

A l'inverse, dans Les sociétés traditionnelles, le corps est « relieur », il unit l'homme au groupe et au cosmos à travers un tissu de correspondances. Il est au cœur des pratiques magiques et thérapeutiques comme des croyances religieuses ou des mythologies

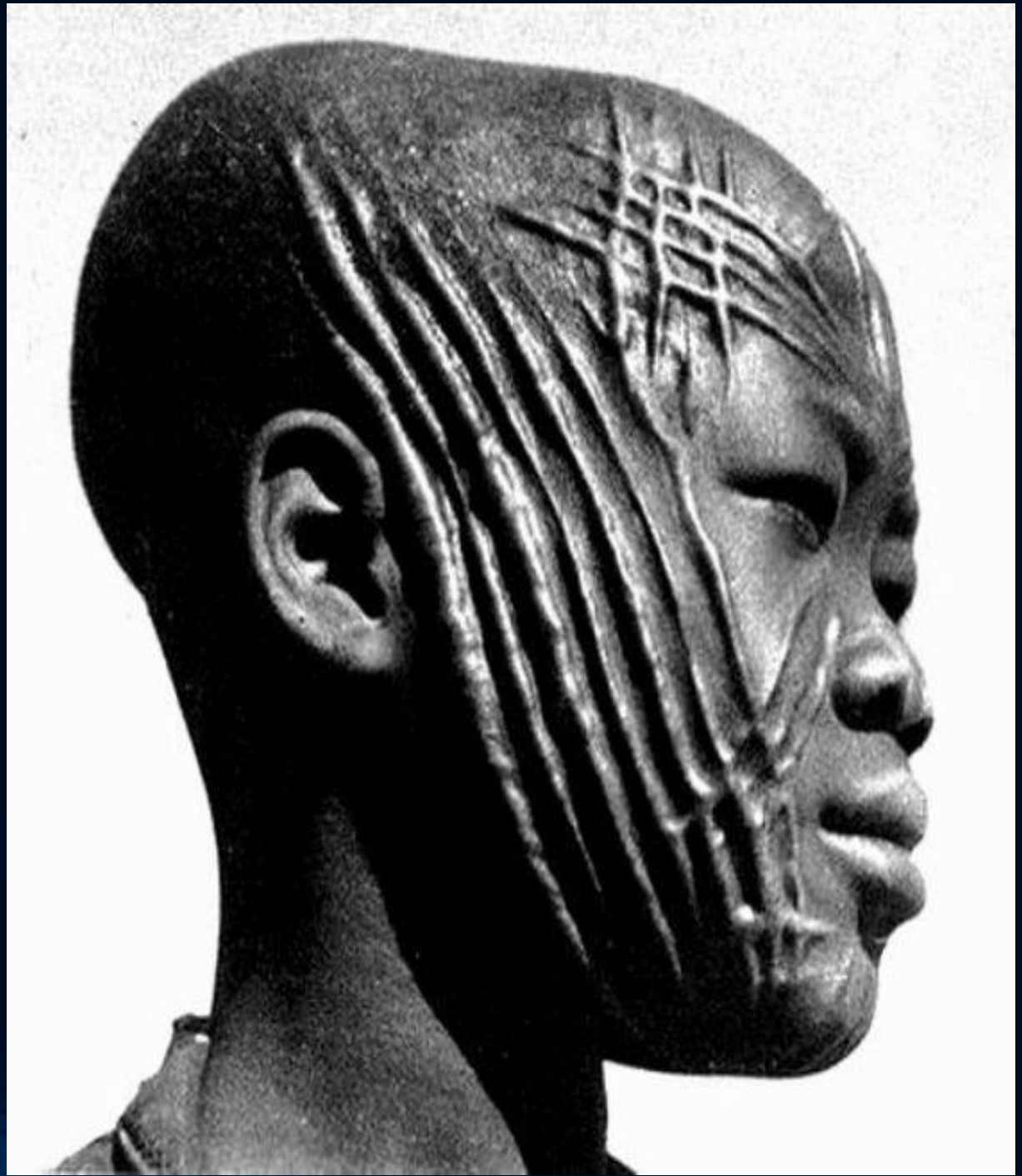
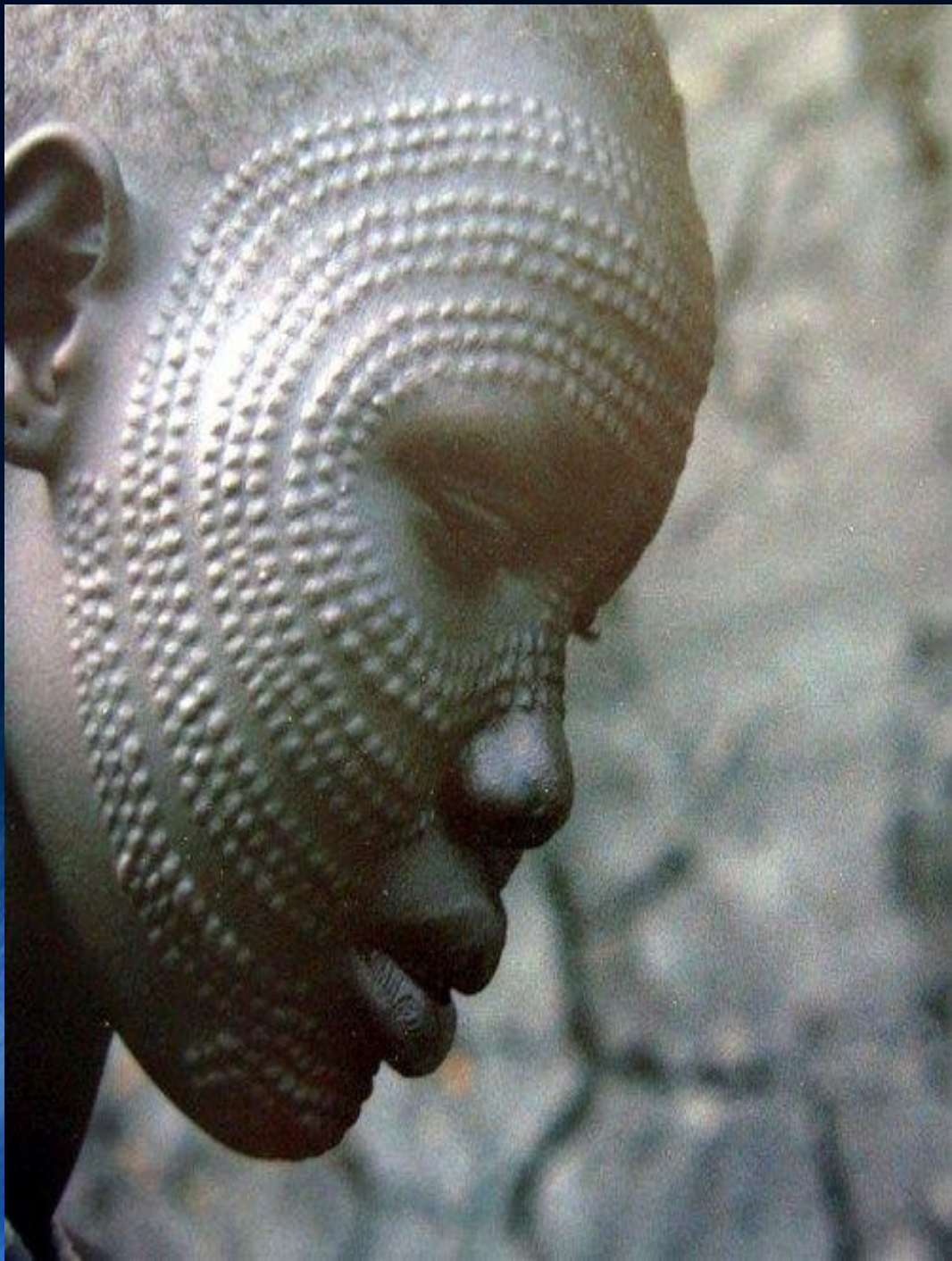
La surface externe du corps humain est ainsi l'objet d'une évaluation sociale variable. Pour être socialement approuvés, les corps sont « retravaillés ». La capacité d'occuper certains statuts ou de remplir certains rôles, sexuels par exemple, ne s'effectue qu'au prix de l'exhibition d'un corps immédiatement signifiant, porteurs de signes laquelle permet de situer d'emblée l'appartenance ethnique ou la position sociale d'un individu.





Le corps est donc le lieu d'émergence d'une multitude de signes. Signes d'appartenance, souvenirs des rites de passage ou de contacts culturels, fonctions érotiques, esthétiques, prophylactiques ou thérapeutiques, les différents types de signes : scarifications, tatouages, peintures, coiffure mais aussi parures se font les échos des croyances, des valeurs sociales ou des relations interpersonnelles .

Les motifs corporels traduisent les changements opérés dans la vie des individus, puberté, initiation, entrée dans une confrérie ou mariage, et affichent parallèlement leurs droits et leurs obligations.



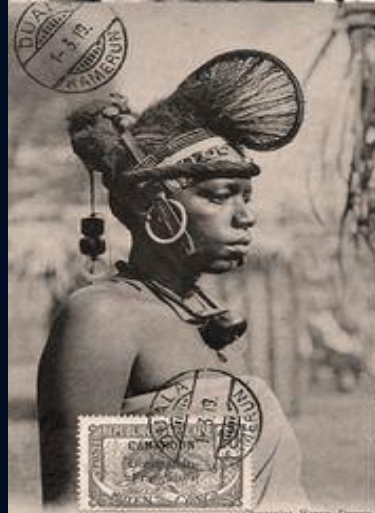
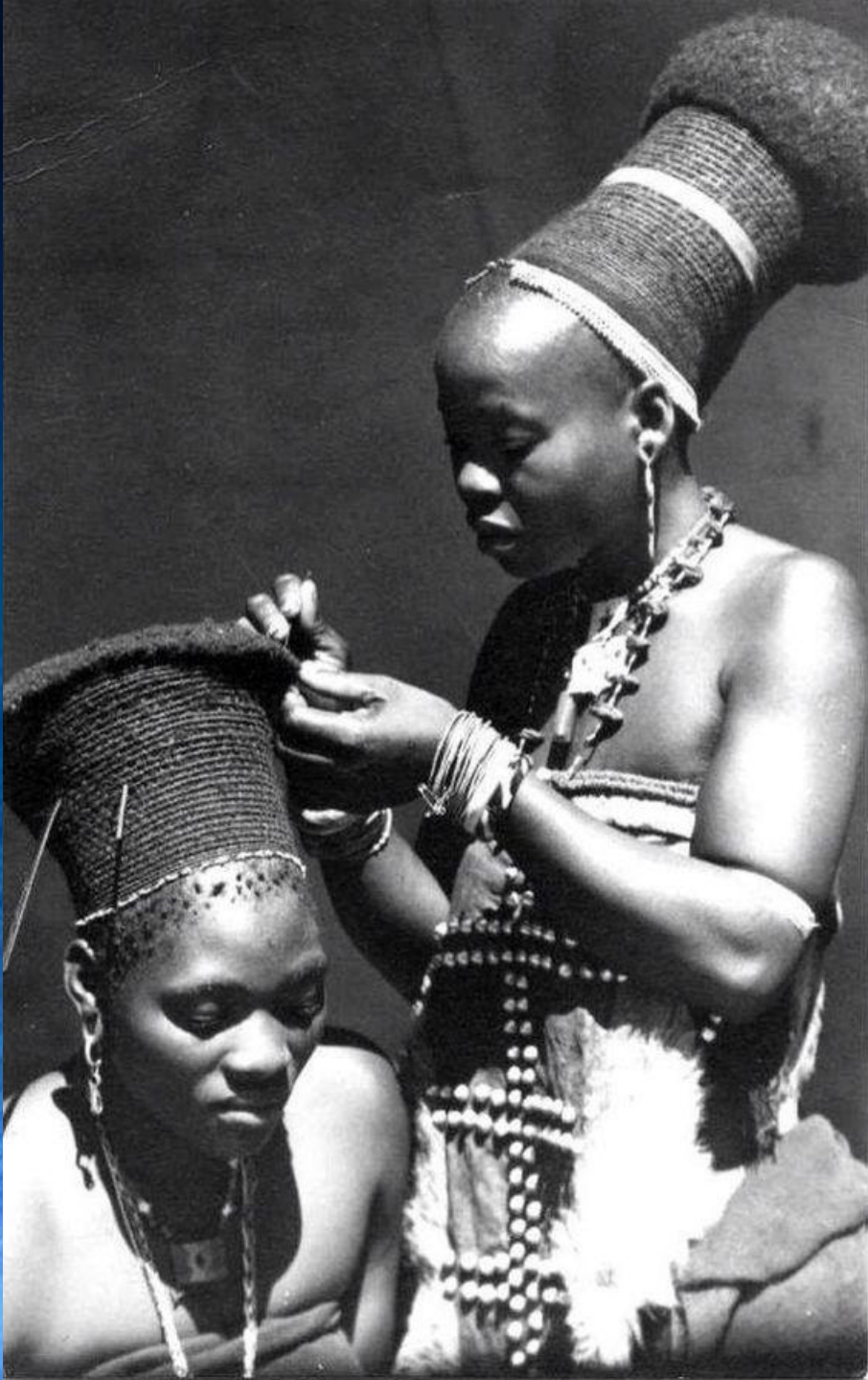




Le signe corporel a ainsi une valeur identitaire :

Toutes ces parures, sortes de carte d'identité, cosmique ethnique et sociale nous parlent des hommes et des femmes. Elles nous racontent leur histoire, leur devenir, dont le sens se définit d'abord par rapport à un lieu, un village, un groupe, une ethnie ou un clan enfin un état : jeune femme, mère initié, chef, guerrier.

- Il dit au cœur même de la chair l'appartenance du sujet au groupe, à un système social, il précise les allégeances religieuses, les relations au cosmos,
- il humanise à travers une mainmise culturelle dont la valeur redouble celle de la nomination.
- Au sein de certaines sociétés, le signe renseigne sur la place de l'homme dans une lignée, un clan, une classe d'âge ; il indique un statut et affermit l'alliance. Impossible de se fondre dans le groupe sans ce travail d'intégration qu'opèrent les signes imprimés dans la chair. Les membres d'une même communauté portent par-fois des marques corporelles identiques, par exemple certaines pour tous les hommes, d'autres pour toutes les femmes.

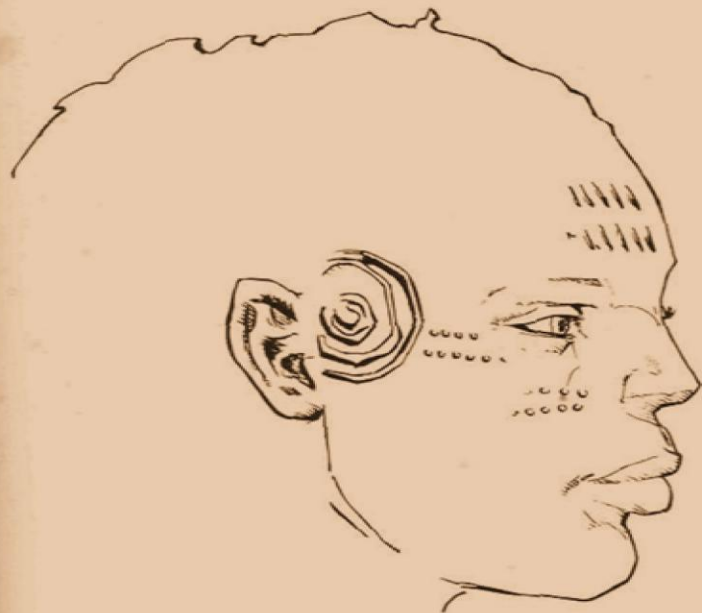


Les symboles corporels informent sur l'appartenance tribale de la personne

*« Dala kilim'bakikusa
gia bwol'bwa bini
de lo ngabyela ! »*

*« Je te marque du signe de ton village,
sans lui, tu te perdrais
on ne te reconnaîtrait pas
on ne saurait d'où tu viens. »*

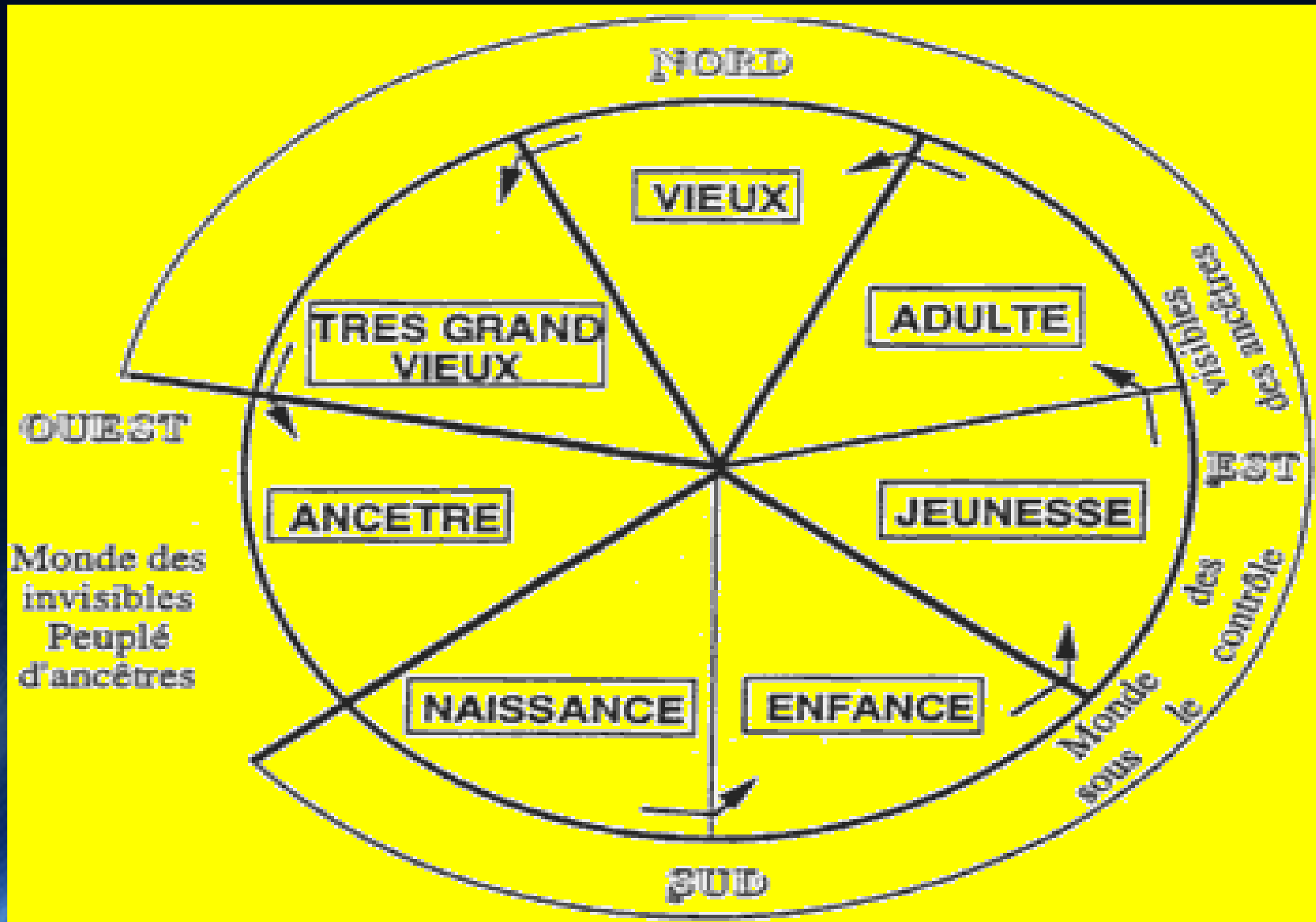
Parole chantée par le tatoueur
ngongo en scarifiant les jeunes filles



L'INDIVIDUATION

Tous ces principes : un être qui est un nœud de participations, un corps qui est le relieur à l'altérité, une philosophie du cosmos l'animisme : toute cette pluralité doit se fondre dans une unité, celle d'un individu, du devenir de cet individu

- Comme chacun de nous, l'individu des sociétés traditionnelle a donc sa propre histoire : il est enfant, reçoit divers rites de passages mène une vie d'adulte puis meurt et devient ancêtre. Et c'est cette histoire qui va individualiser chacun dès lors qu'elle n'est pas simple développement linéaire mais va consister en un jeu de complémentarité, de conflits, de renforcement, d'exclusion.
- Le moi se définit, devenir sans cesse remis en question, comme inachèvement entre ce qu'il possède (donné ou acquis) et ce qu'il perd comme « force » soit épisodiquement (émotion et folie, dévoration fantasmatique par sorcellerie) soit définitivement comme la perte de substance irréparable qu'est la mort.

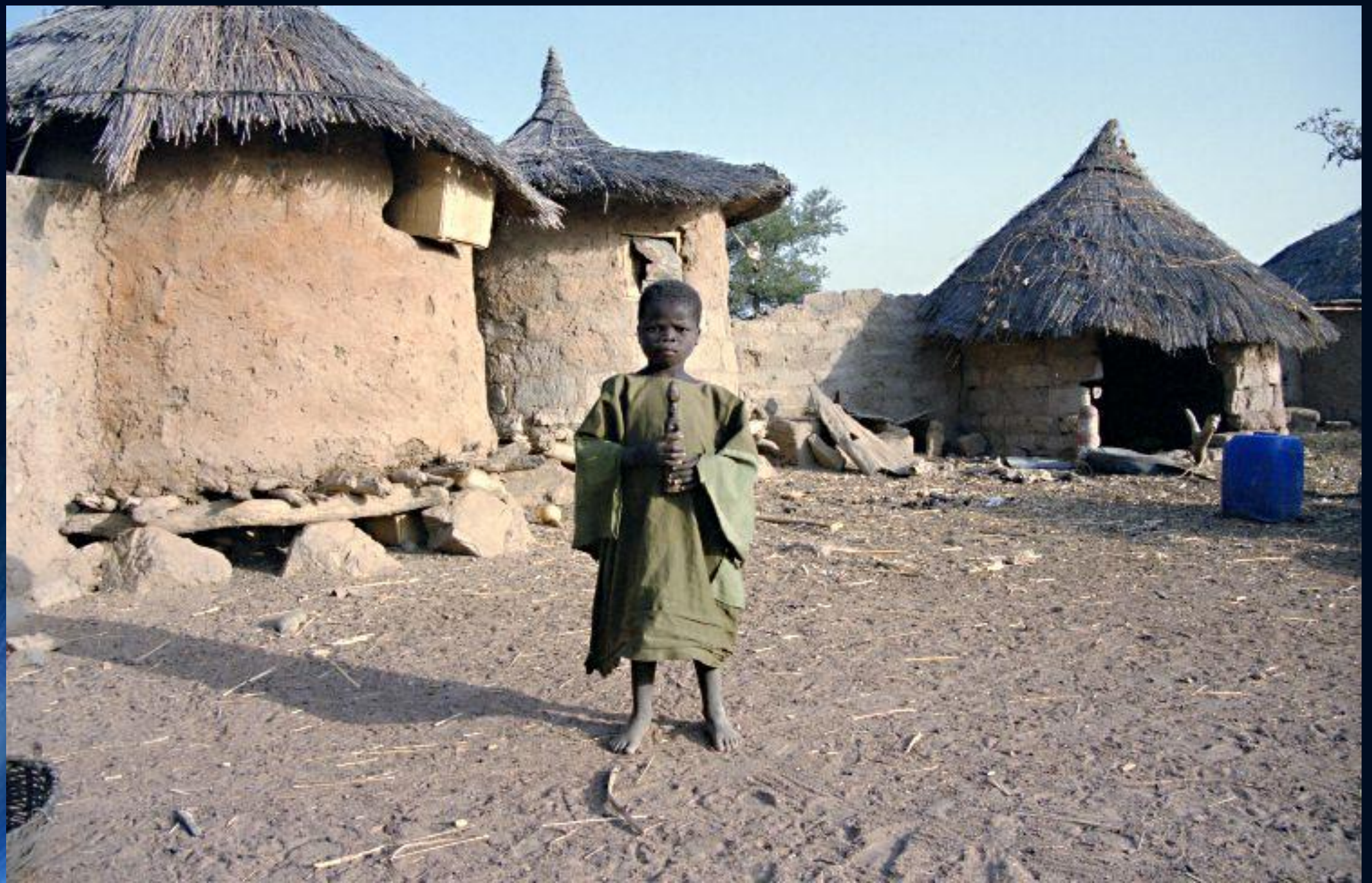


A la différence de nos traditions culturelles, l'enfant n'était pas un être nouveau, malléable, que l'éducation aurait pour fonction de façonner. Sa vie ne commençait ni à la conception, ni à la naissance, car être composite, une partie de lui-même était censée venir d'ailleurs, de l'invisible et il avait tout un « passé-présent » en lui.





« L'étude des relations que l'enfant entretient avec l'autre monde révèle donc qu'en toute hypothèse l'héritage qu'il reçoit de ses ascendants dépasse l'ordre purement biologique et touche à l'être spirituel en ce qu'il a de plus intime. Mais dans une ontologie dynamiste où la force de vie représente, non un attribut, mais l'essence même de l'être, les influences que subit l'homme de la part des puissances qui le patronnent sont inhérentes à sa nature, constitutives de sa personne. L'enfant ne peut se concevoir qu'en référence à l'ensemble du système de forces qui le soutient en permanence et lui permet seul de subsister. Qu'une causalité s'exerce sur lui, elle ne peut être simplement passagère, mais fait partie d'un courant continu et durable de fécondation et de vivification. **PIERRE ERNY. LES PREMIERS PAS DANS LA VIE DE L'ENFANT. L'HARMATTAN**



L'enfant naissait ainsi avec des « signes », une personnalité, une vie antérieure, l'influence d'un ancêtre, etc. Il avait déjà son être propre mais virtuel. Il fallait donc, lui laisser le temps de se manifester, de se révéler, de livrer son message et de laisser entrevoir le destin qui était le sien.

On allait donc chercher à reconnaître ce passé encore enveloppé et à le faire éclore, (ce pouvait être la résurgence d'un proche disparu ou une puissance plus mystérieuse). L'éducation n'était plus un modelage mais toute une pédagogie ayant pour but de faire surgir cet être potentiel présent en lui.

A la base de l'éducation allait se trouver un processus d'identification. L'enfant devait devenir sur le plan visible et social ce qu'il avait toujours été au fin fond de son être. La société espérait le retour des mêmes personnalités, des mêmes caractères, des mêmes noms, mais aussi des mêmes rôles et des mêmes fonctions, réapparaissant nt d'une génération à l'autre.

ces composantes présentes chez l'enfant mais implicites allaient devenir une sorte de guide, de modèle éthique de vie, le passé anticipant le futur à être « *il devait devenir ce qu'il était* ». La question qu'on se posait d'abord, n'était pas de se demander ce que le nouveau-né deviendra, mais « QUI il était ? ». Il allait falloir être attentif aux moindres ressemblances physiques, marques corporelles et traits de comportement. On scruterait les rêves et on consulterait voyants et devins.



L'unification de la personne est ainsi à concevoir en « itinéraires » ou chemins, en « tensions » ou en « nœuds ».

L'histoire est donc celle d'un équilibre ou plutôt une perpétuelle équilibration et rééquilibration des éléments constitutifs et des forces à l'œuvre. Si le destin est cosmique et déjà inscrit dans les signes, l'effectuation de celui reste pourtant l'œuvre personnelle de chacun. A l'instar de ce que montre le tragique grec : l'oracle ne prescrit rien, il « signifie » et c'est à chacun, guidé par le devin, de l'interpréter correctement : la méconnaissance étant paradoxalement un des moyens de réaliser ce destin.

L'éthique de la personne n'est donc pas autre chose que l'accroissement de sa force de vie qui n'est pas indépendante de l'accroissement de la force de tous ;

Les conduites de chacun quotidiennes ou rituelles, et qui concernent son environnement (village, place du marché, rivière, forêt, forces) ou les autres (les ancêtres, puis les géniteurs, les oncles et les tantes, les frères et sœurs, les membres du clan) peuvent *diminuer* ou *renforcer* son « être », donc la force de vivre. D'où le rôle imparti à certaines cérémonies qui permettent à l'individu de réussir sa vie. Il est certaines situations, « nœuds de forces » où la personne conquiert un surcroît d'être, telle l'initiation ou l'apport d'un nouveau nom, paradoxalement aussi, la possession par un génie, ou enfin la mise au monde de nombreux enfants

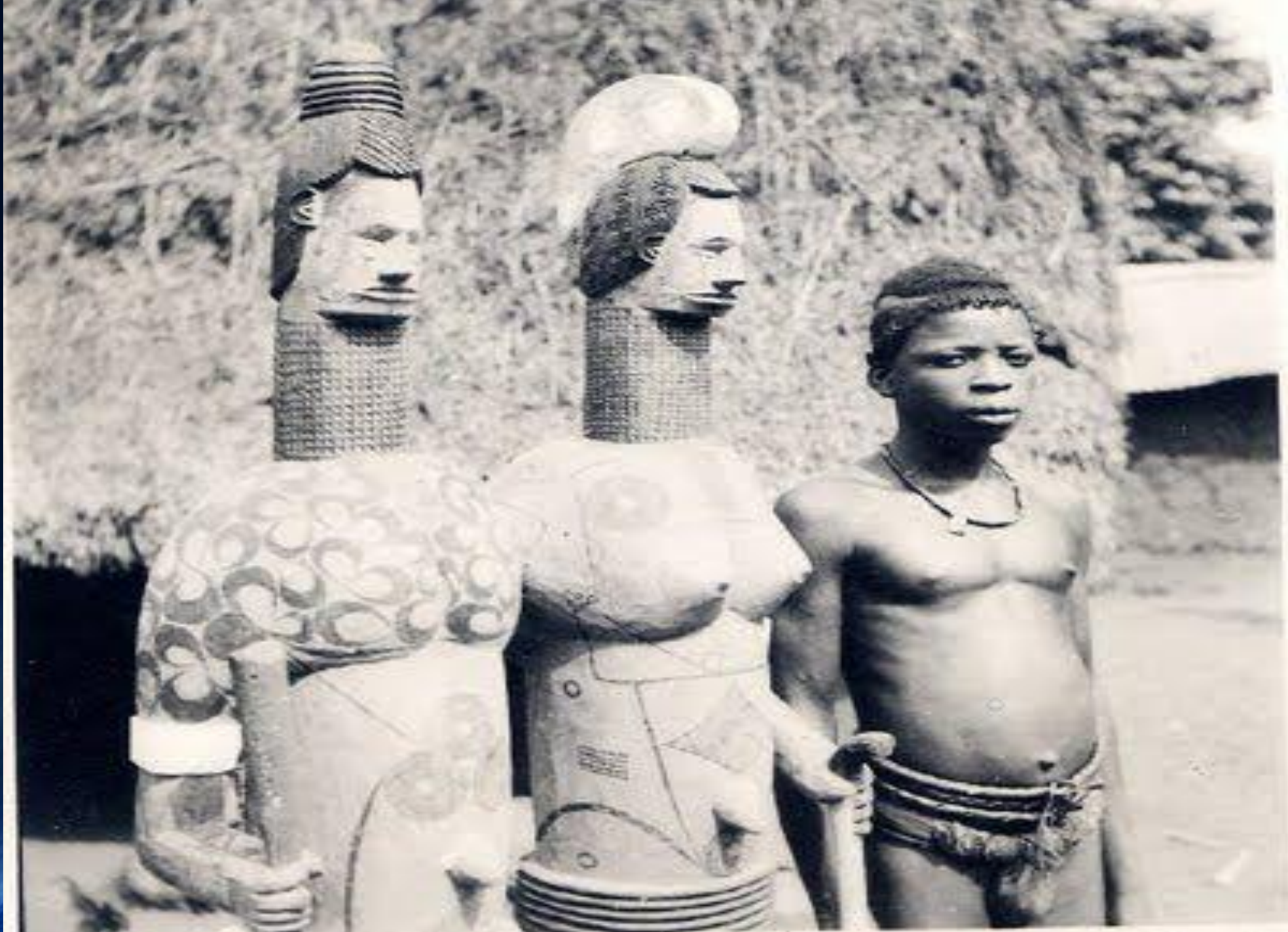
d'où la recherche de l'accord de chaque individu avec les membres du lignage, du clan, du village, avec les ancêtres (surtout celui qui était réincarné en soi), avec des « esprits » tutélaires du groupe, avec les forces de la terre et du cosmos ; d'où la fonction des rites et des sages (censés condenser plus de forces), nganga, devins, voyants ,le devin étant consulté au moindre signe de désordre.

Au plan de l'être, du cosmos, si l'enfant qui vient au monde est d'emblée quelqu'un, socialement il n'est encore personne.

C'est "un étranger", "un hôte", "un voyageur de passage" qui a peut-être fait fausse route et n'a pas envie de rester. (On explique ainsi la mortalité infantile). L'enfant, nommé enfant-eau ou enfant de l'eau chez les bantous, est lié à l'élément liquide .(on ne célèbre souvent sa naissance qu'après que le cordon ombilical coupé ,ait séché. L'élément liquide indique l'élément fluide de la personnalité encore virtuelle et son origine cosmique

. Durant la gestation, la puissance de l'autre monde qui désire se manifester ou se perpétuer en lui va déjà exercer son influence, affirmer sa présence et même souvent se faire connaître en rêve ou par des signes que le devin est en mesure d'interpréter. La grossesse est elle-même divisée, sur le plan social, en deux périodes : d'abord les espérances de la mère sont tenues secrètes et personne ne peut en parler ; puis souvent à la suite d'un rite de l'eau son état est rendu public et reconnu officiellement.





« Si quitter l'au-delà c'est « descendre » , tomber à terre comme l'enfant dont on accouche, c'est aussi émerger de l'eau originelle, s'assécher, se solidifier, s'affermir, se durcir. La naissance est l'aban-don d'une condition aquatique de mollusque ou de poisson pour pas-ser à une existence aérienne et terrestre. Grandir et se développer, c'est quitter l'indistinction et la mollesse de la glaise imbibée d'eau, devenir consistant puis dur à la manière de la poterie qui s'assèche à l'air libre puis que l'on passe au four. La marche vers la condition adulte équivaut à une solidification, à un affermissement. Elle est scandée de rites de passages et d'intervention sur le corps Les prin-cipales étapes en sont l'accouchement, quand l'enfant quitte les eaux de la matrice, le dessèchement et la chute du cordon ombilical, la station debout qui témoigne de la consistance qu'ont pris les os, et la den-tition qui représente mieux que tout le reste l'apparition de ce qui est dur comme une perle ou un coquillage là où il n'y avait que du mou. L'apparition des dents équivaut donc à la cuisson dans le four, qui rend la poterie utilisable par la collectivité. Par le sevrage enfin on arrête l'alimentation liquide : l'enfant a pour de bon passé du côté du monde solide et dur. »,

« Tant qu'elle reste à l'état d'enfance, enfermée dans ces catégories du petit, du mou, de l'aquatique, du frais, en somme de l'informel, de l'indistinct et du fragile, la personne demeure dans une certaine mesure purement virtuelle. Certes, à chacun des grands moments de sa croissance, elle s'actualise un peu plus, devenant apte à une intégration sociale plus complète ; mais le passage ne s'effectue défi-nitivement qu'avec l'accession à la chaleur de l'âge adulte, quand marié et fécond, l'individu se hisse au cœur même de la communauté des vivants ».

Pierre Erny. L'enfant Dans La Pensée Traditionnelle De l'Afrique Noire.l'Harmattan.

La puberté physique, l'accession du corps au développement adulte, ne suffit pas pour faire l'homme. Ce n'est même pas toujours essentiel. Ce qui importe, ce sont les rites, les cérémonies qui font participer les jeunes à l'essence du groupe. Comme les morts, les enfants non pubères peuvent être comparés à la semence avant qu'elle n'est mise en terre. Ils se trouvent dans un état d'inactivité, de mort, mais d'une mort riche en virtualités de vie. En tant qu'ils sont des êtres en devenir, qui se trouvent en liaison avec tout ce qui dans l'univers jouit d'un statut analogue ils jouent aussi le rôle de médiateurs entre celui-ci et le monde d'ici-bas, entre les ancêtres et les « **puissances** » d'une part, et les hommes vivants d'aujourd'hui avec tout ce qu'ils entreprennent, leur activité agricole ou technique, d'autre part.

Les enfants tiennent le même rôle que les êtres primordiaux qui sont médiateurs entre le principe de vie , les personnages mythiques et l'hu-manité actuelle. **D'où un pouvoir sacré,**



L'intégration de l'individu dans la société se fait par des élargissements successifs : rapports avec la mère - - rapports avec le groupe familial -- rapports avec la société enfantine, avec constitution des classes d'âge et de sexe — rapports avec la société des hommes faits, par l'initiation.

L'enfant qui au cours de sa croissance est arrivé à intégrer les expériences suscitées par son contact avec le milieu social, se voit à son tour assimilé progressivement par la communauté aux différentes étapes de l'évolution de sa personnalité et doté d'une place dans l'ensemble. L'initiation , le mariage, l'enfement constituent comme le terme de cette intégration de la personne dans la société,

- Un terme va donc régir le devenir humain : la vie est à concevoir en termes de passage : passage d'un monde à l'autre, c'est la naissance et aussi la mort, passage d'un état à l'autre. Les rites de passage scanderont l'existence.
- Les rites de passage ont justement la fonction de reconnaissance et de socialisation Le moi peut intégrer des éléments par les rites de naissance, la dation du nom, le sevrage, l'initiation, voire la possession ou même des épisodes pathologiques, surtout dans l'ordre de la folie, il en reçoit même par la mort.(ancestralisation). Inversement des parcelles du moi peuvent se localiser en dehors de lui ou passer à d'autres.



Le groupe se dote, par exemple, d'un moyen pour fixer le nouvel arrivé en lui conférant un nom. En un sens le nom fortifie l'être, mais en même temps il le rend vulnérable, l'exposant à l'emprise des autres, le rendant dépendant de son groupe.. Il y a une connexion quasi ontologique entre l'homme et son nom. On peut blesser quelqu'un au travers de son nom. Agir sur lui, c'est provoquer et contraindre « l'âme ».D'où le secret qui accompagne certains noms.

Comme pour une même personne il y a souvent pluralité de noms, il en est qui ont des implications fortes, d'autres des implications faibles selon les croyances animistes :

- Cette pluralité est le reflet des différentes appartenances (parenté paternelle, parenté maternelle, classe ou fraternité d'âge, société d'initiation, etc.), mais aussi des grands moments de l'édification de la personne et des changements de statut.
- Le rapport entre dation du nom et croyances en la réincarnation est généralement mis en lumière par les intéressés eux-mêmes quand un des noms donnés au nouveau-né est celui de l'ascendant qui est censé "revenir" en lui.
- Grâce à l'enfant, le nom du parent survit, voire revit.. Et en participant au dynamisme de ce nom, l'enfant vivra sous la protection et l'influence vitale du défunt en question.

A Le nom fait exister parce qu'il identifie celui qui le reçoit en le distinguant de tous les autres. Il le personnalise, aussi, et le situe puisque cette identité lui octroie une place dans la société.

NOMMER, C'EST SIGNIFIER, c'est dire *qui* est la personne nommée, ce qu'elle représente au sein de sa communauté.

NOMMER, C'EST CLASSER une personne par rapport aux autres.

Par exemple, chez les Bantandu du Zaïre , le rang qu'occupé l'enfant dans l'ordre des naissances détermine le choix de son nom. Celui-ci puise sa signification dans les mythes, dans la parenté ou dans des systèmes sociaux. Ainsi, dans une suite successive de trois garçons. le premier sera appelé *Mbaki*, du radical *-bak-* qui signifie « attraper » ; le deuxième : *Mukoko*, ce qui signifie « dans la main » ; et le troisième : *Lutumba*, du radical *-tuumb-*, « introniser », « régner », « consacrer ».

NOMMER, C'EST COMMUNIQUER, INFORMER : par rapport au temps, aux événements, aux comportements ; c'est rattacher la personne aux choses et aux êtres, visibles et invisibles, qui l'accueillent comme un élément attendu de leur ensemble.

d'où le foisonnement des noms dits de « circonstances Elles peuvent être liées au comportement des parents lors de la conception, au cours de la grossesse ou au moment de la naissance.

Noms Luba :

Mwakana : « L'Accueilli ». L'enfant est désiré, accueilli avec joie ;

Mwindila : « L'Attendu ». L'enfant est désiré et sa naissance s'est fait attendre ;

Mushiya : « L'Abandonné », Le Délaissé ». Le père de l'enfant est mort

Les Baluba donnent des noms spéciaux aux enfants dont la naissance, précédée ou suivie de certains signes insolites, est considérée comme peu ordinaire

Mwauka : « Qui est apparu à l'improviste » ; ce nom est donné à un enfant qui vient au monde plusieurs années après une naissance précédente.

Ngalula : « Qui est transformé », « métamorphosé ; ce nom, qui a plusieurs variantes, est donné à un enfant qui vient au monde après trois ou quatre enfants successifs du sexe opposé.

Ntumba : « Le Glorieux » ce nom est donné à un enfant considéré comme un esprit du ciel intermédiaire résidant dans l'étoile filante, qui s'est détaché pour se métamorphoser en être humain dans une famille élue.



Alors que le clan et le système de parenté intègrent les individus sur un plan vertical, les fraternités d'âge les lient horizontalement. L'enfant est très jeune happé par la société de ses égaux.

Généralement ce sont de véritables institutions stables et ayant un caractère officiel. Associations publiques, elles regroupent les individus nés dans les limites d'un temps *variable*, de plusieurs années généralement. L'âge importe moins que les rites d'agrégation.

Bien qu'organisées par les enfants eux-mêmes, elles gardent un lien institutionnel avec les organisations adultes et participent avec elles, en liaison avec elles, aux fêtes et rites de la communauté

- Ces fraternités sont comme le lieu d'apprentissage, l'école où l'enfant s'exerce à ses rôles futurs. Senghor les appelait des écoles du citoyen
- pendant des années on y donne l'éducation, on s'y exerce entre jeunes à la discipline qui fera la cohésion de la société. Plus tard, la fraternité exercera un rôle dans l'administration villageoise et servira aux membres de société d'aide mutuelle.
- C'est toute la société enfantine qui sert d'inter-médiaire, collectivement, en tant que catégorie d'âge, entre la génération des hommes adultes et les trépassés.



L'intégration dans des groupes de solidarité répond à la crainte de l'isolement, mais aussi à la volonté de dépasser la simple organisation clanique.

- Les classes d'âge ont pour but d'universaliser les rapports entre individus de parentés différentes et de les soumettre à des valeurs imposées par toute la société.
- Les participants d'une même fraternité sont ainsi liés mutuellement comme par une parenté spéciale, parenté horizontale, qui se greffe sur celle des familles. Cette institution élargit considérablement les liens sociaux de l'individu et l'enserme dans un tissu de solidarités entre égaux qui complète et contrebalance l'influence du lignage. Chacun a désormais des attaches dans toute sa région.

L'enfant étant par bien des aspects un être qui se situe nettement en marge du monde adulte, c'est dans la société enfantine elle-même, parmi ses semblables, que se déroule nécessairement une grande partie de son éducation. Il serait même plus juste de parler en ce cas d'auto-éducation ou d'éducation mutuelle.



L'enfant né physiquement au moment de l'accouchement, doit traverser les deux étapes de sa « naissance sociale » avant" d'être pleinement intégré : par l'imposition du nom il entre dans sa famille, par l'initiation il devient membre de la communauté villageoise, reli-gieuse et ethnique.

Les rites d'initiation forment, malgré leur extraordinaire cons-tance à travers le monde, un complexe de pratiques et de signifi-ca-tions qu'il est parfois malaisé de dénouer. Ils ont pour but de faire subir à l'enfant une mutation d'être, et sont de ce fait riches en éléments mythiques, rituels, chargés de symbolisme cosmique et socio-religieux. Mais la personne doit pouvoir suivre sur le plan de la conduite le bouleversement qui s'opère en elle au niveau ontologique. C'est pourquoi le rite s'accompagne logiquement de nombreux éléments éducatifs et pédagogiques . Les deux vont de pair, se correspon-dent en règle générale, forment un tout.





Les fêtes, rites et épreuves qui marquent le passage à l'âge adulte comportent généralement les éléments suivants : ségréga-tion, retraite, vie commune, séparation de la mère et des femmes en général, autodafé de tout ce qui rappelle l'ancienne existence, instruction donnée par les vieillards, nudité rituelle ou vêtements en herbe rappelant l'humanité première, bains de purification, épreuves d'audace, de courage, jeûnes, fustigations, brimades, mutilations et scarifications diverses, langages secrets, noms nou-veaux, initiations à la vie, aux coutumes, aux mystères de la société, exercices d'entraînement physique et militaire, chants, danses, maniement des instruments sacrés, masques, rhombes, etc.

Des aînés choisis à cet effet instruisent les jeunes dans le folklore, les danses et une partie de la littérature orale, dans les traditions, croyances et pratiques, dans les codes de la vie morale et sexuelle. On prévoit un contrôle des connaissances acquises. Les élèves sont maintenus dans un état d'excitation par le caractère dramatique des rites. On utilise des langages spéciaux, propres aux milieux initiatiques, des formules et des chants archaïques dont le sens échappe souvent aux contemporains, mais qui arrivent à subsister dans les cercles fermés. La manière dont ils sont enseignés compte souvent plus que leur signification, ils contribuent à créer l'atmo-sphère de secret et de mystère qui est si importante.





159 GUINÉE FRANÇAISE. — Jeunes garçons costumés pour la Circoncision.



Boffa 15. 1905
Collection du Comptoir Parisien, Conakry.

La puberté, dans son acception large, plutôt « sociale » que biologique, n'est pas une affaire personnelle, propre à l'enfant. Elle est placée au même rang que la naissance et la mort, elle est à la fois l'une et l'autre. **Les rites de passage opèrent une nouvelle naissance**, non seulement pour les candidats, mais à travers eux pour toute la communauté qui participe ainsi à ce déclin et à ce nouvel essor. Les cérémonies de fécondité assurent la renaissance de la nature, les cérémonies d'initiation celle de la société. Elles visent à revivifier, à travers la nouvelle génération, toute la condition humaine au contact du sacré, à actualiser un passé mythique pour en faire surgir un monde rajeuni. TEMPS CYCLIQUE

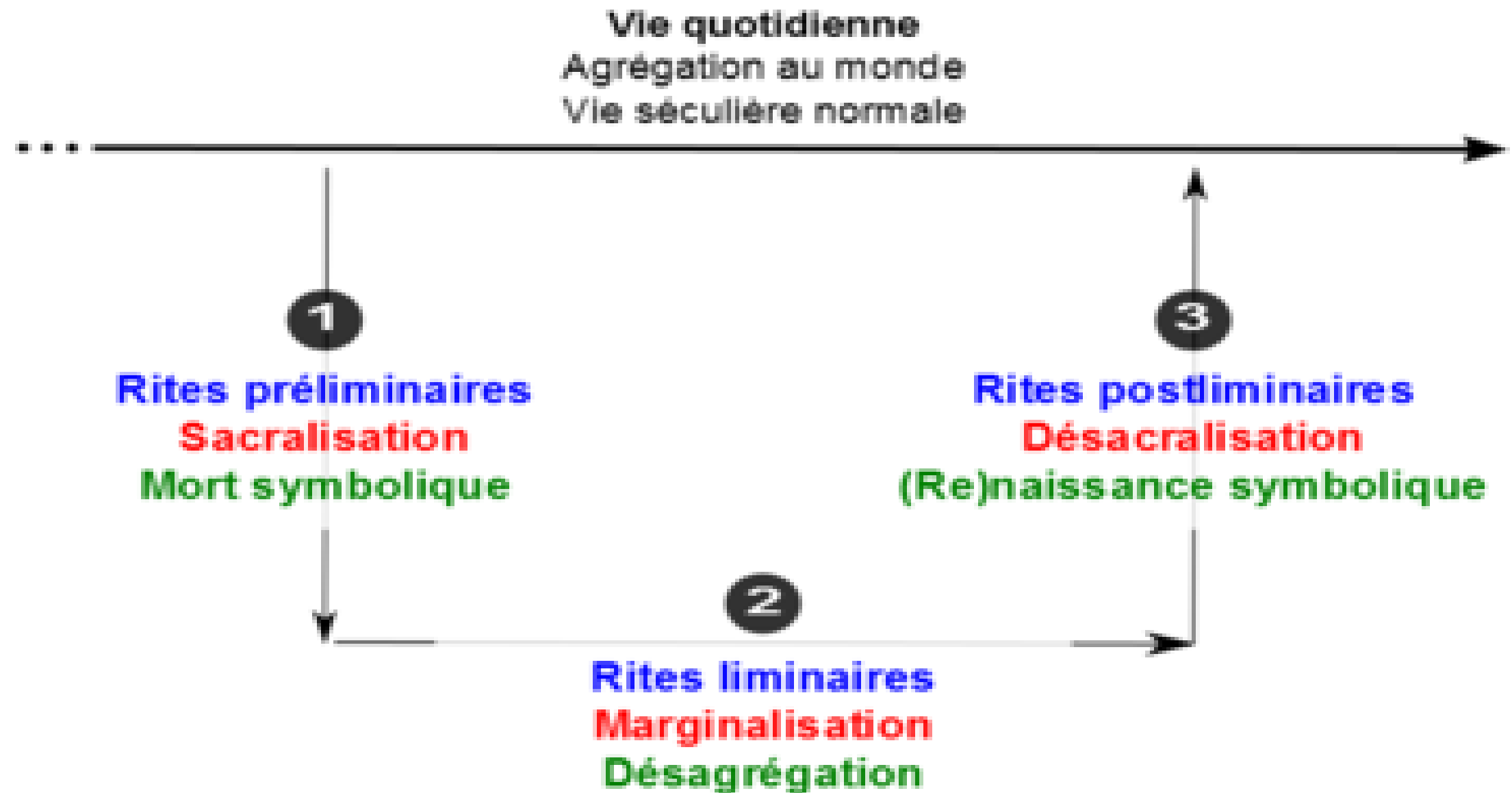
La retraite en brousse ou en forêt, au contact plus direct des forces vives du cosmos, a pour but de placer les jeunes à l'écart, en marge de la société, et surtout de séparer radicalement les garçons des femmes et des non-initiés. L'enfant doit être arraché à la situation infantile, aux douceurs de l'ambiance maternelle, féminine et villageoise. Lui-même, en tant qu'être en transition, rayonne de forces numineuses et impures qui seraient dangereuses pour la société. Il est assimilé à un mort et le camp à une tombe. S'il y meurt il ne peut être pleuré ni enterré avec cérémonie, car symboliquement tout cela est déjà accompli.

Une des conséquences paradoxales de la nature préalablement cosmique de l'enfance traditionnelle était son rapport à la mort. L'individualité n'est pas créée ex nihilo au moment de la conception, puis de la gestation. Elle préexiste et attend dans l'au-delà le moment de s'incarner. Elle a séjourné dans la familiarité » des « puissances » forces cosmiques incarnées, dieux, esprits, génies, ancêtres,,. Le plus souvent, elle est elle-même un de ces êtres spirituels qui désire refaire l'expérience de la vie humaine ou revivre parmi les siens. .

Le rapport de la vie et la mort était constitutif de la personne et il expliquait le sens des divers rites de passages qui vont constituer la véritable éducation socialisante de l'enfant.

Tout rite de passage (comme l'a montré Van Gennep) comporte 3 temps. Un de séparation (de mort), un autre «d'agrégation »en un être nouveau et un temps flottant de latence entre les deux. . Le nouveau-mort et le nouveau-né devaient s'accoutumer à la nouvelle condition d'existence (soit enfant, soit ancêtre) et il leur fallait pour cela un certain temps.

Déroulement type d'un rite d'initiation

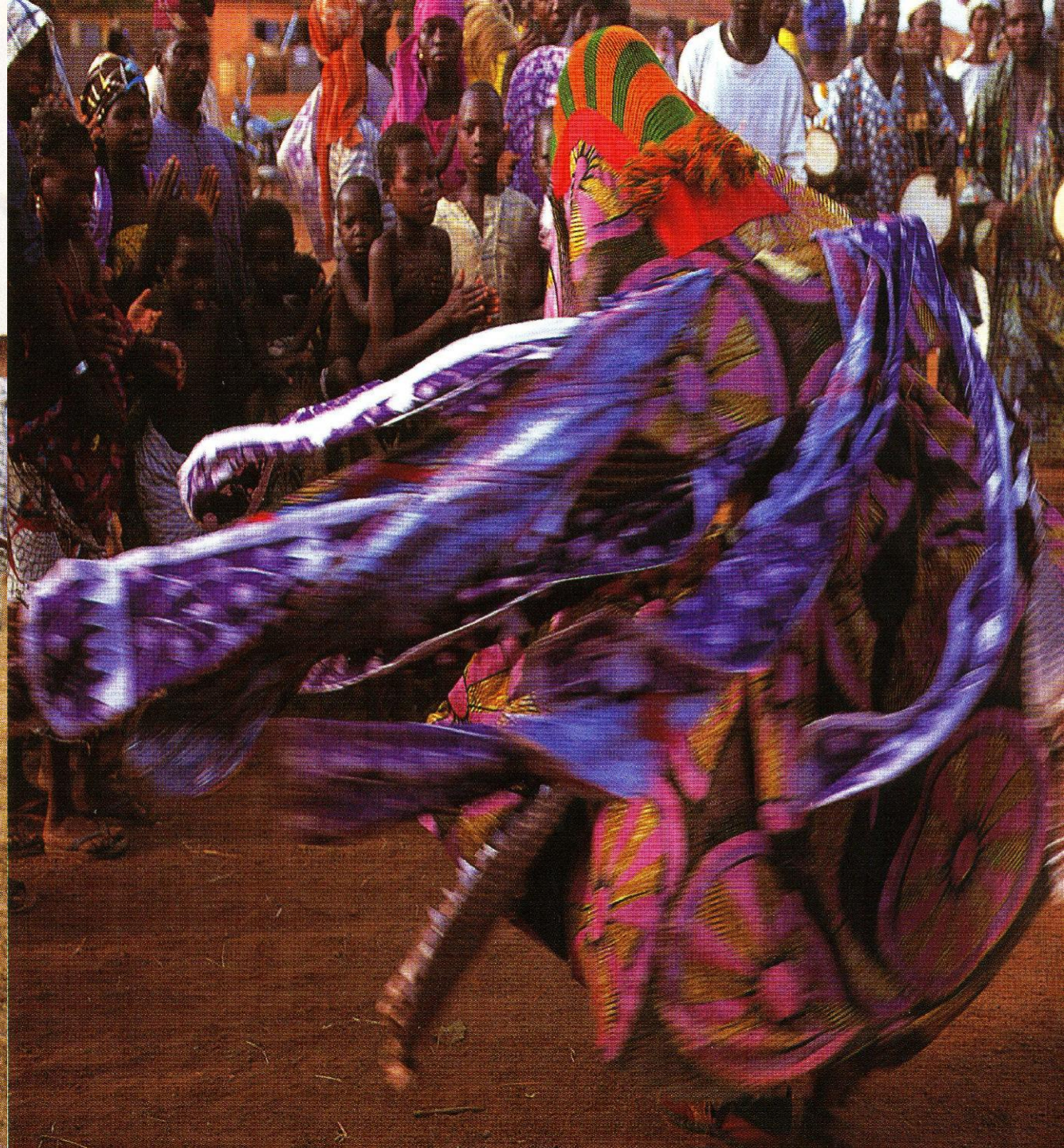
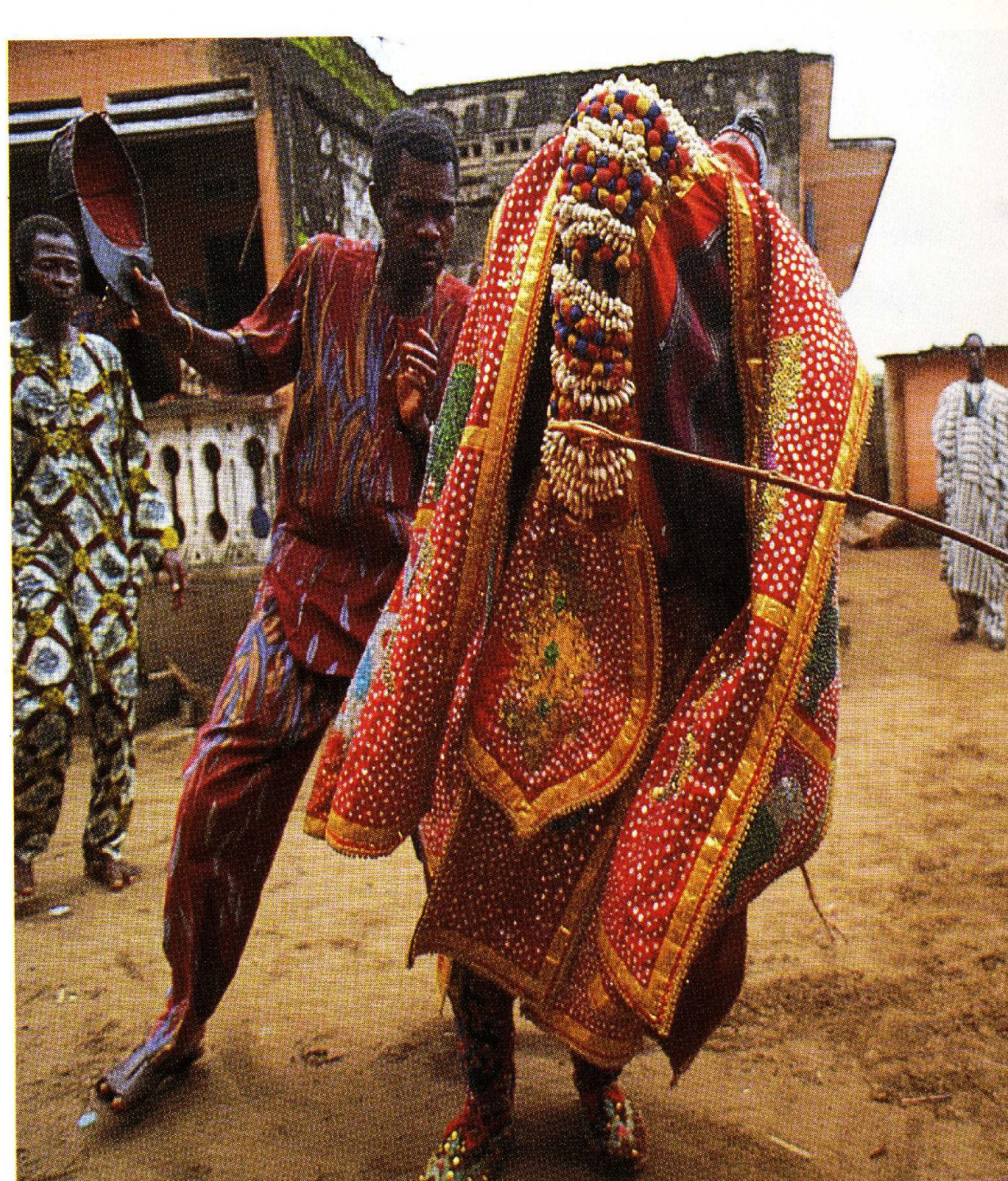




« Parmi les êtres qui peuplent l'autre monde, les ancê-tres jouent un rôle de premier plan, leurs relations avec les vivants étant particulièrement étroites. Il arrive qu'on se les représente comme habitant un village dans l'au-delà structuré lui aussi en lignages et en familles. Ils y mènent une existence en tout point similaire à celle qu'ils ont connue dans leur village d'ici-bas, ils y mangent, y boi-vent, y dorment, y cultivent leurs champs, y vont à la chasse, voire s'y reproduisent. On leur parle, on les prie, on les consulte, on leur adresse des offrandes, et on attend d'eux en échange des conseils, des bénédictions, des pro-tections et un écoulement du trop-plein de ce réservoir de vie qu'ils représentent. Les deux faces du monde vivent en symbiose comme si elles étaient reliées par un système de vases communicants.

Le respect dû aux ancêtres est le fondement même de la solidarité familiale et de la soumission à l'autorité. Car ce sont eux qui ont mis en place les lois et les coutu-mes, et ils continuent à surveiller leur application et donc à se mêler des affaires de leurs descendants. Ils sont d'autant plus puissants qu'ils sont plus anciens et par le fait même plus proches de Dieu, à condition que leur mémoire demeure vivante sur terre. Ils se sentent directement concernés par la vie qui se perpétue dans leur lignée, car si celle-ci venait à s'éteindre, eux-mêmes n'auraient plus d'existence aux yeux des vivants, voire plus d'existence du tout. »

Pierre Erny. L'idée De Réincarnation En Afrique Noire. L'Harmattan.



L'ancêtre était toujours et partout sur le continent un membre « organique » de la communauté des vivants ; il en était un des chaînons. Aussi, l'étranger, même adopté et intégré dans une société donnée, ne pouvait pas y prétendre au titre d'ancêtre: il lui manquait la participation et la communion à la vie du groupe dans sa continuité spatiale et temporelle.

Il y a ainsi une sorte de symétrie inversée entre l'enfant qui se construit et le vieillard qui se déconstruit, l'un qui s'achemine vers la plénitude personnelle et sociale, l'autre qui aspire à endosser le statut d'ancêtre. Le défunt franchit une première étape de cette intégration grâce au rite d'inhumation ; le nouveau-né fait le premier pas dans la société grâce au rite de première sortie et d'imposition du nom qui l'agrège à une famille, à un lignage, à un clan.





Tradition et ancestralisation étaient liées. Celle-ci constituait une sorte d'idéal éthique et de perfection . En faire l'analyse, montre que dans nombre de sociétés africaines l'ancestralisation était au le carrefour de plusieurs idées concernant la personne humaine, "la société, le temps, la divinité

La tradition n'avait rien de statique parce qu'elle signifiait l'accumulation des connaissances et symbolisait la sagesse d'une société. Le groupe des ancêtres était ainsi conçu comme une assemblée en perpétuel accroissement et en perpétuelle évolution :

il formait donc une sorte de « capital spirituel » du fait des expériences passées, au profit des vivants. La tradition représentant la paroles des ancêtres, établissait un réseau de communication entre les vivants et les morts, visibles et invisibles, englobant invocation, sacrifices et que fondaient les mythes. la parole de la tradition était parfois directe(par la possession par exemple ou les rêves) elle pouvait être indirecte par les calamités ou les maladies qu'il fallait alors interpréter comme signes.



dominique.sewane(@)copyright

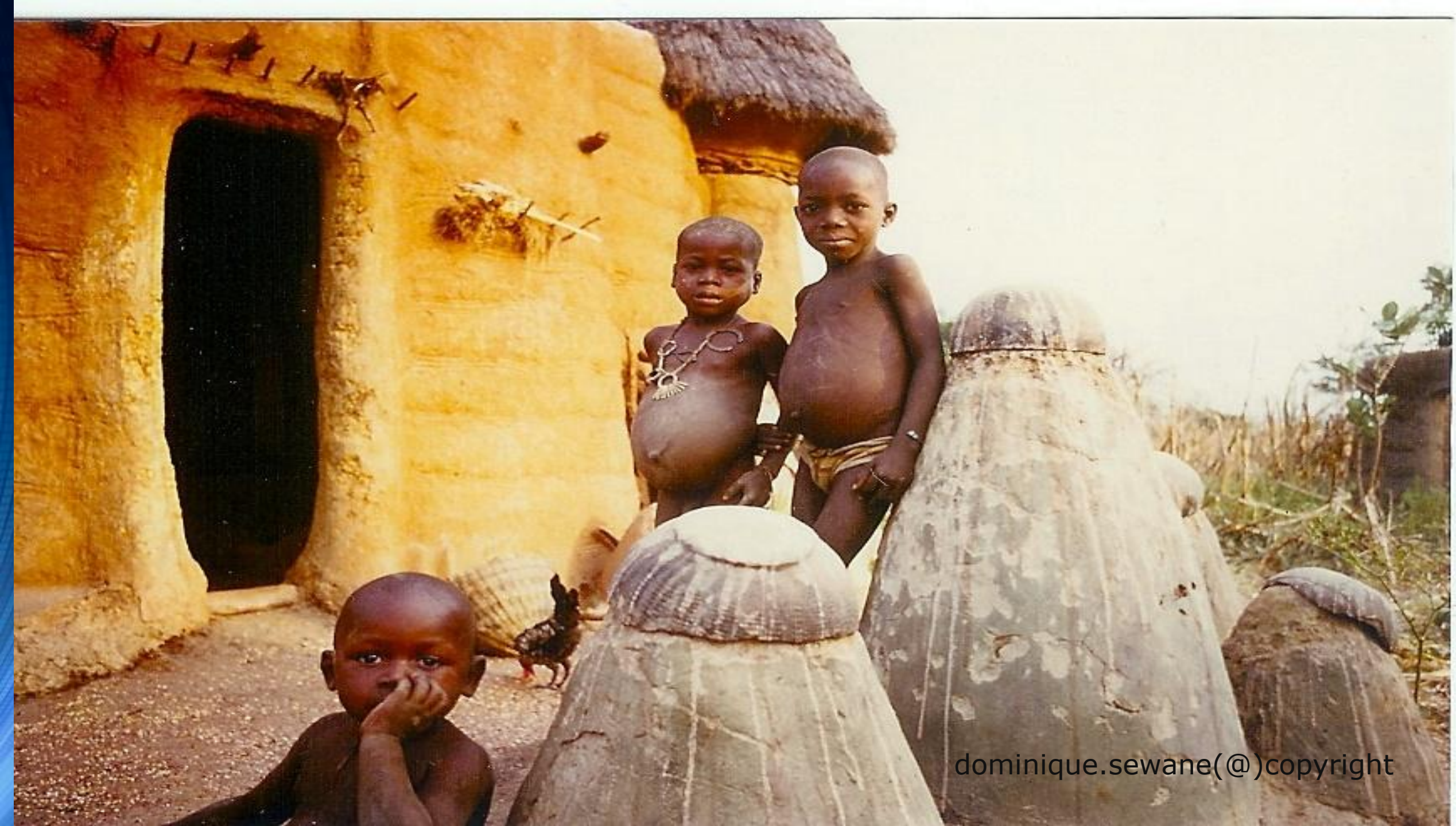
« Si un vivant doit sa vie à « celui qui l'aime » — le yembota (l'ancêtre) qui l'a formé —, le désir d'un mort de recommencer une nouvelle vie dépend de la mémoire des vivants. Qui viendra le tirer de la tombe si son nom est oublié ? Si, en célébrant un sacrifice devant son autel, personne ne dit plus son nom de l'intérieur de son foie, son nom pourrira au cimetière. Son souffle aussi, puisque l'un s'identifie à l'autre. Pour former une nouvelle vie, il a besoin de l'intervention de ses descendants. Il a besoin de l'okwoti qui garde la mémoire de son nom et de ses traces, celle, principalement, qui concerne sa tombe : combien de jeunes défunts y furent enterrés ? Quel est leur nom ? A quelle date ? En quel lieu ? Avec l'aide de quels autres morts de même cimetière forment-ils des enfants ?

Son savoir est d'abord celui des tombes....

...Un même yembota (ancêtre formateur) peut former plusieurs enfants : chacun recevra des tinènti ou affaires de destin différentes, lui permettant d'exceller dans une activité particulière — bâtisseur, forgeron, guerrier, chasseur... ou séducteur de femmes. Bien qu'entre eux, ces enfants soient considérés comme des Pareils puisque leur vie dépend d'un même souffle d'ancêtre, ils auront tous une destinée singulière. Chacun a son chemin, chacun doit laisser sa trace.

Bien qu'un vivant ne sache pas quel genre de tinènti lui ont été attribuées par son mort, elles se manifestent comme des aiguillons qui ne le laissent pas en paix tant qu'il ne les a pas réalisées. Le plus souvent, un yembota revient dans sa nouvelle vie à l'inverse de ce qu'il était auparavant. A l'origine de l'inversion : une souffrance.

Les souffrances endurées par les défunts dans leur vie antérieure constituent un savoir lentement emmagasiné par les okwoti. Ils ont le devoir de ne pas oublier les « malheureux » marqués par les échecs, les offenses, les deuils répétés. Pour-quoi ? Pour favoriser au mieux le destin des enfants en lesquels ils reviennent, et dont le comportement, de prime abord, peut indisposer ou surprendre. »



dominique.sewane(@)copyright





En conclusion , on peut dire que le devenir humain dans son acception traditionnelle était le produit d'une pédagogie et d'une véritable éthique, Cette conception de la vie était celle de la visée d'une perpétuelle harmonie, équilibre, avec soi, avec les autres et avec la nature.

Elle était faite de périodes de tensions, de nœuds de forces. Si le signe du destin « orientait » la vie, encore fallait-il le comprendre et il n'était qu'un jeu de possibles (comme une distribution de cartes).

La personnalité ne s'accomplissait pas en se séparant la nature ou des autres, comme nous sommes prompts à le penser: l'harmonie interne ne se dissociait pas de l'harmonie sociale ni celle-ci de l'harmonie cosmique. Il y avait d'abord un ordre du monde où l'homme avait à trouver *sa place*, et *son* autonomie .Ce n'était pas un fatalisme ,comme on le dit trop vite mais une sagesse visant à comprendre les êtres et les choses et à s'intégrer parmi eux.

BIBLIOGRAPHIE :

Germaine Dieterlen :

- La Notion De Personne En Afrique Noire .l'Harmattan
- La Religion Bambara
- Les Dogons : notion de personne et mythe de la création .L'Harmattan

Pierre Erny :

- Les premiers pas dans la vie de l'enfant d'Afrique noire. L'Harmattan.
- L'enfant dans la pensée traditionnelle de l'Afrique noire. L'Harmattan.
- L'idée « réincarnation » en Afrique noire. L'harmattan
- L'enfant et son milieu en Afrique noire.

Dominique Sewane :

- Le souffle du mort. Terre humaine.
- La nuit des grands morts. l'initiée et l'épouse chez les tamberma (Afrique cultures).
- Les Batammariba, le peuple voyant.la Martinière.

Gaston –Paul Effa :

- Le Dieu Perdu Dans L'herbe. Presse Du Chatelet.

Pierre Jaulin.

- La Mort Sara. Terre Humaine (sur l'initiation)

Maurice Godelier :

- Métamorphose De La Parenté. Champs.
- Le Corps Humain Supplicié, Possédé, Cannibalisé. Archives contemporaines,
- La Production Du Corps. Archives contemporaines.